

"Par le travail, j'ai vécu un lien ordinaire et souvent dans la durée avec des hommes et des femmes qui réalisaient ainsi le sérieux de leur vie."

Jean DERIES

L. A. C. - n° 272 TRAVAILLER 2013

# TRAVAILLER

Vingt années de mutations de l'emploi et du travail en France

Prêtre en monde ouvrier : boulot et JOC

Théologie du travail : "*Attention, chantier !*"

<b>ÉDITORIAL</b>	
Nicolas RENARD .....	1
<b>Le travail est-il changé ?</b>	
Paul ISRAËL .....	3
<b>Vingt années de mutations de l'emploi et du travail en France</b>	
Denis CLERC .....	7
<b>"Réinventer le travail"</b>	
Pierre GERMAIN .....	13
<b>Les débuts d'une vie professionnelle au service de la culture</b>	
Aurelie FEAT .....	19
<b>L'entreprise, un lieu d'épanouissement ?</b>	
Florence STENUIT-HAUDIDIÉ .....	23
<b>Quelle entreprise pour les personnes en précarité ?</b>	
Cédric BLONDEAU .....	27
<b>De la banque au camping - Un déplacement dans la foi</b>	
Laurent DESMIDT .....	31
<b>Passer de l'autre côté : "Venez et voyez"</b>	
Jean-Philippe LANDRU .....	37
<b>L'expérience du chômage</b>	
Bernadette BOCHAREL .....	43
<b>Prêtre en monde ouvrier : boulot et JOC</b>	
Bruno REGIS .....	49
<b>Au cœur de la simplicité humaine</b>	
Jean DERIES .....	55
<b>Théologie du travail : "Attention, chantier !"</b>	
Bernard MICHOLLET .....	63
<b>Retour de Lourdes - le 12 mai 2013</b>	
Dominique DEVISSE .....	71
<b>Les pauvres, un trésor caché.</b>	
Jacques LOCH .....	73
<b>Résonances : "La sanctification de l'effort humain"</b>	
Bernard MICHOLLET .....	77
<b>Un livre, un auteur</b>	
Denis Pelletier et Jean-Louis Schlege : <i>A la gauche du Christ</i> .....	81

## Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

### Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

<b>Directeur gérant</b>	: Arnaud FAVART	
<b>Responsable</b>	: Nicolas RENARD	
<b>Comité de rédaction</b>	: Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD, Marie-Christine SER	
<b>Maquettiste</b>	: Arnaud TOMASSO	<b>Relecture</b> : Michel GROLLEAUD
<b>Abonnements</b>	: Sonia VILLAUME	<b>Photos</b> : Communauté Mission de France

**Abonnements (5 numéros par an) France et étranger :** Abonnement ordinaire : 35 € – Abonnement de soutien : 40 €  
Le numéro : 8,00 €

**Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.**

**Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.**



« Le défi majeur auquel nous sommes affrontés apparaît bien de remettre l'homme à sa vraie place ». Telle est la conclusion d'un numéro que la Lettre aux communautés consacrait au travail en 1994. Les vingt années qui viennent de s'écouler ont-elles permis d'évoluer dans le questionnement et d'aborder les choses autrement ?

L'affirmation assez fréquente que le travail peut être un lieu d'investissement et de création ou encore qu'il peut permettre un exercice de la fraternité le laisseraient penser. De même l'idée d'une certaine relativisation de la place du travail au sein de notre société.

Les choses ont en effet changé. Le monde du travail a poursuivi des mutations profondes dont on mesure difficilement toutes les implications. Le chômage poursuit ses ravages et le libéralisme instrumentalise beaucoup de salariés. Mais d'autres perceptions plus positives voient le jour. Nous devons nous interroger à nouveaux frais sur tous ces changements dont nous sommes témoins aussi bien dans les façons de travailler que dans le sens qui est donné au travail.

Ce sont ces mutations que voudrait tenter de saisir ce numéro de la Lettre aux communautés. Quel sens donnons-nous à notre engagement professionnel, comme homme, comme chrétien ou comme prêtre ? L'engagement de prêtres dans le travail professionnel est une dimension essentielle vécue par La Mission de France depuis sa fondation. Cet engagement est-il le même aujourd'hui et lui donnons nous le même sens alors que la théologie du travail est aujourd'hui en friche ? Quelle place accordons-nous à l'engagement syndical ?

Quelques articles tentent tout d'abord de cerner les grandes lignes d'évolution du monde du travail : un inspecteur du travail, un économiste et deux sociologues nous fournissent de précieuses grilles de lecture.

Plusieurs témoignages rendent ensuite compte de parcours professionnels dans leur diversité : le parcours d'un jeune, l'engagement professionnel d'une mère de famille, la responsabilité d'une entreprise qui accueille des salariés précaires. Mais certains ont aussi opéré des changements de cap pour trouver un engagement plus proche de leur idée de l'homme. Des parcours professionnels variés mais aussi celui d'une recherche d'emploi difficile.

Deux prêtres de la Mission de France évoquent ensuite leur expérience de prêtres au travail et le sens qu'ils ont donné ou qu'ils donnent à cet engagement

Une théologie du travail ? Où en sommes-nous aujourd'hui ? Le chantier est ouvert pour prendre en compte toutes les transformations que nous avons mentionnées.

La rubrique « Résonnances » reprend en écho quelques textes de Pierre Teilhard de Chardin consacrés au travail tandis que la rubrique « un livre, au auteur » rend compte d'un ouvrage récent sur l'engagement de chrétiens « à la gauche du Christ ».

Enfin nous évoquerons encore cet événement qui a marqué la vie de l'église de France en 2013 : le rassemblement Diaconia 2013 à Lourdes. Deux participants donnent leur lecture de ce temps fort.

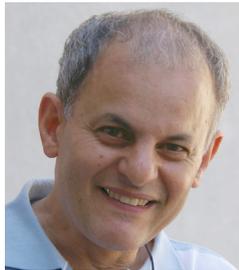
## PROCHAINS THÈMES :

n° 273 L'accompagnement

n° 274 Se rattacher à l'histoire

# Le travail est-il changé ?

Par Paul Israël



Paul est diacre de la Mission de France en équipe à Évry (91).

Qu'est devenu le travail au cours des dernières années ? A-t-il fondamentalement changé ? Je n'ai aucune prétention à répondre à ces deux questions. Je tenterai juste une esquisse en relisant mon parcours professionnel des 34 dernières années qui m'a conduit à côtoyer des secteurs d'activité extrêmement divers.

On parle souvent du travail comme lieu d'épanouissement et de réalisation de soi. Mais il me semble important, lorsqu'on parle du travail dans nos pays occidentaux, de nommer d'abord ceux qui n'y ont pas accès, ceux pour qui il constitue une denrée rare à laquelle ils accèdent laborieusement, ceux qui y accèdent sur une durée très courte, ou pas du tout, sans omettre tous ceux qui, toute leur vie, ont exercé un métier qu'ils n'ont pas choisi.

Au cours des dernières années nous avons assisté à la disparition d'une quantité de métiers, du fait de

l'automatisation et de la robotique. Pour certains de ces métiers, notamment sur les chaînes de production, nous avons progressé car il s'agissait d'emplois pénibles. Mais dans d'autres secteurs, ces emplois avaient une fonction de lien social qu'il a fallu réintroduire d'une autre manière. Nous savons tous qu'après la mise en service des guichets automatiques dans les transports, on a du replacer des agents d'ambiance pour remettre de l'humain.

En quelques dizaines d'années, nous avons connu de profonds bouleversements également dans les entreprises et les administrations. L'introduction des nouvelles technologies a touché tous les secteurs d'activité, tous les métiers, toutes les qualifications ou fonctions. Chacun doit être capable de maîtriser l'outil informatique. Ceci a transformé les relations sociales au sein de l'entreprise. Nous sommes alors sortis d'un système relationnel où nous recevions les informations nécessaires pour travailler. A présent chacun doit être capable de se procurer lui-même l'information dont il a besoin. Certains salariés ne rencontrent même plus leur « manager » et ne communiquent que par écrans interposés. Le salarié et l'utilisateur sont de plus en plus seuls.

L'introduction des nouvelles technologies a aussi progressivement entraîné la disparition de fonctions liées au secrétariat. Chaque métier ou chaque qualification comprend désormais une partie de secrétariat inhérente à sa fonction. Face à cette évolution, la polyvalence s'est répandue dans de nombreux métiers ; il n'est pas rare de rencontrer des hôtesse d'accueil, ou standardistes, qui gèrent simultanément les agendas et le planning de plusieurs cadres de leur entreprise.

Nous avons ainsi assisté, sous prétexte d'une plus grande réactivité, à une évolution dans nos relations avec l'administration. Les relations avec les usagers se font de plus en plus de façon dématérialisée. Cela exclut donc tous ceux qui ne s'adaptent pas aux nouvelles technologies en raison de leur âge, de leur handicap, d'un manque de formation, ou qui y résistent. Il en est de même avec de multiples services (Caisse d'allocations familiales, Caisse primaire d'assurance maladie, compagnies d'assurance...) où il devient très difficile d'obtenir une réponse précise pour une demande spécifique ; les serveurs vocaux ne répondent qu'aux questions simples et courantes. L'utilisateur doit trouver par lui-même ses solutions ; il n'a souvent aucun interlocuteur compétent face à lui.

## Quelques jalons dans mon parcours

Lorsque j'ai commencé ma carrière au début des années 1980 dans le secteur rural, l'activité salariée agricole en France représentait encore 10% de la population active. Nous arrivons aujourd'hui à 2 à 3%. Le lent déclin commencé dans la période de l'après-guerre s'est poursuivi inexorablement. Dans ce monde que j'ai côtoyé durant onze ans, on pouvait constater de fortes inégalités entre les grosses et les petites exploitations agricoles, entre ceux qui bénéficiaient d'une technologie avancée et ceux qui continuaient de travailler « à l'ancienne », ceux qui étaient déclarés et ceux qui ne l'étaient pas... C'était une habitude bien ancrée que de ne pas déclarer ses salariés, voire de ne déclarer qu'une partie des salaires versés. Le remembrement des exploitations, l'exode rural, l'absence de repreneur, les faillites de nombreuses exploitations agricoles, ont accéléré ce mouvement de désertification. Les ouvriers étaient logés et nourris, ils bénéficiaient d'une chambre ou d'un petit logement. Dans le département de l'Eure, plusieurs centaines d'ouvriers agricoles bénéficiaient chaque année d'un classement comme travailleurs handicapés, ce qui autorisait l'employeur à pratiquer un abattement sur le salaire conventionnel. Même s'il existait des dérives et des abus en la matière, le monde

rural permettait à ces personnes de s'insérer dans la vie locale et dans la société.

Le secteur industriel que j'ai côtoyé par la suite pendant une quinzaine d'années jouait également ce rôle d'intégration. Il n'était pas rare de trouver dans les entreprises un ou plusieurs salariés ayant des conduites addictives, le plus souvent liées à l'alcool ou à des maladies psychiques, que l'entreprise conservait de son plein gré. Elle leur confiait des tâches d'agent d'entretien, de maintenance des locaux, de reprographie ou de distribution des courriers.

Dans le même temps, nous avons connu de nombreuses restructurations se traduisant par des plans sociaux de grande ampleur qui ne se justifiaient pas toujours sur le plan économique et qui ont mis hors circuit de nombreux salariés. L'Etat impuissant ne parvenait pas à lutter contre ces dérèglements et à contrer les centres opérationnels de décision souvent situés dans d'autres pays ou continents. Nous avons assisté parallèlement à un délitement du lien social, accompagné d'une baisse significative du taux de syndicalisation dans les entreprises, entraînant un durcissement des relations entre les acteurs institutionnels. Durant les années 1990, où j'étais basé en Essonne, j'ai découvert le rôle que pouvaient jouer les institutions représen-

tatives dans les entreprises (OS, Comité d'Entreprise, Délégué du personnel, Comité d'hygiène et de sécurité et des conditions de travail) et à quel point elles participaient à la recomposition du lien social.

Mais j'ai également été surpris de constater, au sein de ces mêmes institutions, les difficultés que les partenaires sociaux rencontraient pour aborder tel ou tel sujet lié à la vie quotidienne de l'entreprise, à son organisation et à son fonctionnement, difficultés à pouvoir communiquer. Personne n'osait aborder les choses en face, en toute simplicité et transparence. Il fallait d'abord redéfinir le rôle que chaque acteur entendait vouloir jouer dans l'entreprise. Les syndicats et les directions d'entreprise adoptaient souvent des positions d'hostilité. Cette très grande méfiance a particulièrement desservi le tissu industriel et économique. Cette conflictualité latente, très présente encore aujourd'hui dans les entreprises, a longtemps obstrué le chemin du dialogue social. Il me semble que les services d'inspection du travail sont tout à fait dans leur rôle ou leur mission lorsqu'ils arrivent à faire émerger un dialogue au sein des entreprises.

### **Les choses ont-elles changé ?**

La crise économique est passée par là et se poursuit. Il

me semble néanmoins que, lentement, les partenaires sociaux ont appris quelque peu à dialoguer, à échanger. Le législateur est aussi intervenu en imposant dans de nombreuses thématiques, lors de la négociation collective annuelle, non plus une obligation de moyens, mais également une obligation de résultat, négociation qui ne concerne bien souvent que les entreprises de plus de 50 salariés. Il me semble que, au fil des années, la culture de la négociation s'est davantage développée.

Je reste intimement convaincu que le dialogue social est une clef du développement des entreprises et de l'épanouissement de l'être humain.

*« Pour les croyants, une chose est certaine : l'activité humaine, individuelle et collective, le gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, considéré en lui-même, correspond au dessein de Dieu. L'homme, créé à l'image de Dieu, a en effet reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et justice et, en reconnaissant Dieu comme Créateur de toutes choses, de lui référer son être ainsi que l'univers : en sorte que, tout en étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre ».*

*Gaudium et Spes*

# Vingt années de mutations de l'emploi et du travail en France

Par Denis Clerc



Denis Clerc est économiste. Il a fondé la revue *Alternatives économiques*.

Depuis une vingtaine d'années, l'emploi en France s'est profondément transformé. Quantitativement, d'abord : contrairement à une idée reçue, il n'a pas diminué, mais il est devenu plus tertiaire, plus précaire, plus féminin, plus qualifié. Ces transformations de l'emploi ont modifié sensiblement le travail lui-même, non seulement dans son contenu – on ne travaille plus de la même manière, ni sur les mêmes activités –, mais aussi dans ses conditions d'exercice et dans la place qu'il occupe dans la société. Sans doute serait-il excessif de parler de bouleversement, car nombre de ces transformations se sont amorcées de longue date. Mais, néanmoins, il s'agit bien de mutations, qui modifient durablement le paysage économique et social de notre pays, dont il nous faut prendre acte tout en les encadrant pour ne pas voir la cohésion sociale de notre pays se dégrader peu à peu.

## Les transformations de l'emploi

Le chômage occupe une telle place dans nos préoccupations quotidiennes qu'il nous est difficile d'accepter la réalité qu'observent les statisticiens. Dans notre pays<sup>1</sup>, le nombre d'emplois à fin 2012 est supérieur de près de 3 millions à celui mesuré vingt ans auparavant, fin 1992 : 25,6 contre 22,7. Et cela malgré la crise, qui a contribué à la suppression de 400 000 emplois. Mais ce que retient surtout l'opinion publique, c'est le nombre de chômeurs qui, entre temps, a augmenté de 600 000, passant de 2,3 millions à 3. Cette double évolution paraît être une énigme : pourquoi le chômage progresse-t-il malgré la progression de l'emploi ? Regarder cela de plus près nous aidera à comprendre l'une des mutations importantes de l'emploi.

Entre 1992 et 2012, la population s'est accrue de 6 millions de personnes en France métropolitaine, et la proportion des femmes de 15 à 64 ans qui se sont portées sur le marché du travail afin d'occuper un emploi ou d'en rechercher un (ce qu'on appelle la « population active ») est passée de 59 % à 67 %. Résultat : la population active a grossi de 3,5 millions de personnes durant cette période : + 2,5 millions pour

les femmes, + 1 million pour les hommes. L'emploi s'est donc sensiblement féminisé : nous nous éloignons fortement du « modèle latin », qui repose sur des « femmes au foyer », et nous nous rapprochons progressivement du modèle scandinave, dans lequel hommes et femmes sont à parité sur le marché du travail (en nombre, mais pas en rémunérations ...).

Mais seule une partie de cet afflux de population active a trouvé un emploi. A cause du faible rythme de croissance de l'activité économique observé durant cette période (+1,5 % par an en moyenne), ce qui a limité les besoins de main-d'œuvre. Les employeurs ont donc fait le tri entre tous ces candidats à l'emploi, ne retenant que ceux qui, à leurs yeux, avaient les atouts requis : expérience, formation, capacité d'initiative, etc. Car, durant cette période, ce sont surtout des emplois que l'on peut considérer comme « qualifiés » qui ont été créés : leur nombre est passé de 14,9 millions à 18,1. Le nombre des emplois considérés comme « non qualifiés », parce qu'ils ne nécessitent qu'un apprentissage qui peut s'effectuer sur le tas, est resté stable, aux alentours de 5 millions. En particulier, les postes d'« ouvriers non qualifiés » ont vu leur nombre dégringoler de plus de 500 000. La plupart de ceux qui occupaient ces postes désormais supprimés

---

1. DOM exclus.

se sont retrouvés au chômage, avec une faible probabilité de retrouver un emploi. Et les jeunes qui sont arrivés entre temps sur le marché du travail sans aucun diplôme, et qui avaient déjà du mal à s'insérer professionnellement en 1992 (leur taux de chômage était alors de 33 %) en ont encore davantage aujourd'hui : leur taux de chômage flirte désormais avec les 50 % ! Le diplôme sert ainsi de plus en plus d'« arme de tri massive ». Parmi les personnes de 15 ans et plus, donc toutes générations confondues, 73 % des diplômés du supérieur étaient en emploi en 2011 contre 35 % des personnes sans emploi. Cela tient, bien sûr, à la montée du niveau d'exigence de formation dans les embauches, mais aussi au fait que, lorsqu'une minorité de jeunes poursuivaient leurs études, le fait de n'être pas diplômé n'était pas une tare, alors que c'est devenu aujourd'hui un signal avertisseur négatif pour les employeurs.

Quant à la féminisation, elle explique en partie que les femmes aient débordé des métiers traditionnels dans lesquels elles étaient plus ou moins assignées (infirmières, enseignantes, secrétaires ...). De nouveaux métiers, que l'on disait autrefois masculins, se sont ouverts à elles, même si certains font de la résistance, dans les Conseils d'administration des sociétés, à l'Assemblée nationale ou dans le bâtiment. Les femmes,

en outre, poursuivent leurs études plus longtemps et obtiennent de meilleurs résultats en formation que les hommes. Dans les écoles de commerce ou d'ingénieurs, elles sont désormais majoritaires, mais, même bardées de diplômes, elles occupent en général des emplois moins bien rémunérés (et à moindres responsabilités) que les hommes. En revanche, pour celles qui n'ont pas eu la capacité, la volonté ou le coup de pouce pour, elles ont occupé des emplois peu qualifiés (et mal rémunérés) dans les métiers qui se développent et qui demeurent féminins jusque dans leur dénomination : femme de ménage, femme de chambre, caissière, serveuse, assistante maternelle, ... L'emploi se transforme également du fait des modifications structurelles dans l'activité productive : en vingt ans, l'industrie a perdu un quart de ses emplois (la crise étant à l'origine d'environ moitié de cette perte), l'agriculture presque moitié, tandis que le tertiaire – un mot valise, tant sont diverses les activités qui en relèvent, de la vente à la recherche, en passant par la santé et les services à la personne – progressait d'un tiers. Ce qui peut, selon les cas, ouvrir l'horizon d'une vie de travail, ou, au contraire le clore quand la suite s'appelle chômage ou déclassement. Perdre son emploi n'est pas seulement une plongée dans l'inconnu, c'est aussi une perte de liens sociaux, d'expérience

et d'estime de soi.

Enfin, l'emploi est de plus en plus fréquemment précaire. Parmi les salariés, les contrats de travail à durée déterminée et l'intérim ont quasiment doublé entre 1992 et 2012, passant de 1,5 millions à 2,8. En outre, les emplois à temps partiel ont fortement progressé, passant de 12,8 % des emplois en 1992, à 18 % en 2012, essentiellement féminins dans les deux cas. Ce qui entraîne des revenus du travail moindres, et donc une aggravation de l'écart de rémunération effectif entre hommes et femmes, compte tenu du temps travaillé. Ainsi, en 2010, le revenu salarial annuel des femmes (15 180 €) était de 28 % inférieur à celui des hommes (21 700 €).

### Un travail qui a beaucoup changé

L'image que l'on a du travail est souvent datée, voire obsolète : c'est celle du Charlot des Temps modernes, du travail à la chaîne. Or, sauf dans l'agro-alimentaire (abattage, découpe, tri, ...), ce dernier a quasiment disparu. Même dans l'automobile, les travailleurs qui montent les véhicules représentent à peine 5 % des emplois de l'automobile. Le travailleur type, aujourd'hui, est devant un écran d'ordinateur ou au volant d'un engin (camion, tracteur, grue ou chariot à palettes). Ne pas être capable de se servir d'un or-

dinateur vous classe dans la catégorie des attardés ou des manutentionnaires.

Cela ne signifie pas que les emplois qui se créent nécessitent d'être familier avec l'informatique : on le voit bien dans certains des emplois qui se développent, comme la plupart des services à la personne, la garde des enfants, le nettoyage ou la restauration, dans lesquels l'ordinateur ne joue aucun rôle. Mais cela signifie que ce type de travail est dévalorisé, du fait d'une qualification jugée moindre, alors même que ces activités mobilisent des savoir-faire relationnels ou éducatifs très importants. D'une certaine manière, l'ordinateur (et, à un moindre degré, la connaissance de l'anglais) joue le rôle que jouait autrefois, le certificat d'études : une attestation sociale d'intelligence.

Un autre changement important est le considérable essor du travail de type relationnel, ou en face-à-face. Alors que le travail traditionnel consistait à façonner des objets, il consiste désormais de plus en plus fréquemment à recueillir et traiter des informations, et à s'en servir pour entrer en relations avec une autre personne : client, patient, usager, prospect, etc. La relation peut être une relation d'aide, d'apprentissage, de soin, d'accompagnement, mais elle est aussi, fréquemment, une relation commerciale, qu'il s'agisse du vendeur, du spécialiste en marketing, du publicitaire, voire du journaliste. Dans ce type de relation,

beaucoup tient à la capacité d'écoute, à la capacité à établir un lien de confiance ou à répondre à la demande, voire à l'influencer. Sans aller jusqu'à dire que nous sommes entrés dans l'ère de la « tchatch » ou du « buzz », il est clair que le beau parleur – comme on disait autrefois – a bien plus d'avenir devant lui que celui (ou celle) qui ne dispose que d'un vocabulaire limité. Ce rôle, autrefois dévolu principalement aux représentants de commerce, est en train de devenir un des éléments clés de bien d'autres activités.

Enfin, le travail devient flexible. Ce terme "valise" peut signifier un certain nombre de choses. D'abord, être capable de s'adapter à l'imprévu. Autrefois, les catastrophes provenaient soit de la nature, soit de panes mécaniques. Aujourd'hui, si les forces naturelles continuent de jouer un rôle, les catastrophes proviennent de réponses inadaptées des travailleurs ou des responsables d'entreprises face à un imprévu, comme l'a montré le crash d'un Airbus au large du Brésil ou au Mont St-Odile. Ce n'est plus la technique qui pose problème, mais la complexité. A un niveau moindre de responsabilité, la flexibilité consiste à s'adapter quasi instantanément à la demande, dans ses fluctuations quotidiennes, saisonnières ou structurelles. Comme la plupart des services ne se stockent pas, tout afflux de demande – que ce soit aux urgences

d'un hôpital ou dans la queue pour payer au libre-service – se traduit par une file d'attente si cet afflux n'a pas été anticipé. Enfin, la flexibilité signifie pour l'entreprise transformer un coût fixe – le salaire – en un coût variable, de sorte que le prix dépensé pour le travail s'adapte instantanément : l'intérim s'inscrit dans cette logique, puisque la mission peut être interrompue du jour au lendemain sans formalité. L'essor des CDD relève de la même logique, tout comme la modulation des horaires de travail ou l'évolution individuelle des salaires et des primes pour les salariés permanents. Du coup, disparaît la relation quasi-paternaliste qui pouvait exister entre le salarié et son patron, et qui se traduisait notamment par l'emploi à vie dans certaines entreprises.

L'emploi a beau se fragiliser, le travail demeure pour la grande majorité des personnes interrogées « important » ou « très important ». La France est même l'un des pays européens où cette appréciation est la plus élevée (85 à 90 %), parmi la trentaine de pays où ce type d'enquête est mené. Pourtant, dans le même temps, les personnes interrogées estiment que le travail prend trop de place dans leur vie, notamment au regard du temps qu'il serait souhaitable de passer en famille. Comment expliquer cette dualité de regard ? Un chercheur américain, Ronald Inglehart, a pro-

posé une explication. Longtemps, le travail a été vécu comme une obligation vis-à-vis de la société, imposée par l'autorité (le seigneur) et la croyance (Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front). Au XX<sup>e</sup> siècle, le travail serait devenu utilitaire, parce que capable d'apporter le revenu (et la sécurité). Désormais, prévaudraient la qualité de vie et le bien-être<sup>2</sup>. Les travailleurs de-

viennent donc plus exigeants vis-à-vis du travail : il doit fournir le moyen de vivre (d'où son importance), mais il doit aussi apporter des satisfactions en termes de bien-être (ce qu'il ne fait pas suffisamment, contrairement à la famille). Ou, dit autrement, le travail compte beaucoup dans la vie, mais ce n'est pas le tout de la vie.

---

2. Je m'inspire ici du livre de Dominique Méda et de Patricia Vendramin, Réinventer le travail, PUF, 2013

# "Réinventer le travail"

Par Pierre Germain



Pierre est prêtre ouvrier retraité, membre de la Mission de France dans l'équipe d'Evry.

C'est le thème des Semaines sociales de France qui se tiennent cette année du 22 au 24 Novembre.

C'est aussi le titre d'un livre écrit par Dominique Méda et Patricia Vedramin, (PUF, Août 2013), deux professeures de sociologie, l'une à Paris Dauphine et l'autre à Louvain.

Ce livre nous propose et un parcours historique et un parcours dans l'espace européen contemporain sur notre rapport au travail.

## **Parcours historique. (ch.1)**

*« Non seulement le concept de travail n'existe pas, pourvu de tous ses attributs, depuis la plus haute antiquité, mais il est de surcroît composé, à l'instar d'un mille-feuilles, de plusieurs couches de signification, chacune ajoutée à une époque particulière »*

Retenons les 3 grands derniers moments dans la constitution de ce concept.

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec Adam Smith, voit émerger

l'invention du concept de travail comme « ce qui produit de la richesse. » Le XIX<sup>ème</sup>, avec Hegel et Marx, le conçoit dans son essence et est rêvé comme épanouissement de soi et moyen de développement de toutes les facultés humaines. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le lien social qu'est le salariat, loin d'être aboli, comme le demandait Marx, devient le lieu d'ancrage de différents droits, le lieu de la reconnaissance sociale de l'individu dans et par la société. Cf. l'analyse de Robert Castel.<sup>1</sup>

De sorte que nous héritons d'un concept de « travail » composé de plusieurs dimensions sinon contradictoires, du moins quasiment incompatibles.

*« Ces différentes dimensions du travail : le travail-facteur de production, le travail-essence de l'homme et le travail-pivot d'un système de droits et de protection sociale génèrent des rapports au travail diversifiés allant de l'implication « obligée » pénible, voire destructrice de soi-même, à une recherche d'accomplissement et d'épanouissement de soi et de qualité de vie », sans oublier les interférences que produit le contexte général - de plein emploi ou de crise de l'emploi – sur ces représentations et ces attentes.*

### **Le premier paradoxe. (ch 2)**

*« L'examen de plusieurs enquêtes internationales met en exergue un paradoxe propre à la France, mais révélateur des contradictions profondes qui touchent les autres travailleurs des pays d'Europe : les français accordent une très grande importance au travail, mais en même temps, ils souhaitent le voir prendre moins de place dans leur vie »*

« Faisant suite à la publication de 2 livres : « *Le travail, une valeur en voie de disparition* » De Dominique Méda<sup>2</sup> et « *La fin du Travail* » de Jérémy Rifkin<sup>3</sup>, les enquêtes furent nombreuses depuis les années 1990 pour cerner l'importance que les français accordent au travail. On peut en conclure que le travail est considéré comme très important, sans qu'il constitue la valeur prioritaire ou centrale. C'est en effet la famille qui occupe – et de très loin – la première place. Ceci implique que le travail soit compatible avec les charges et le temps exigés par cet ensemble d'activités que désigne l'expression « la famille », même si, bien évidemment, cette conviction partagée se nuance également au prisme des situations socioprofessionnelles comme en fonction des âges et du sexe .

1. « Les métamorphoses de la question sociale » Fayard 1995.

2. « Le travail, une valeur en voie de disparition » Paris Aubier, Coll. Alto 1995 ; réed Paris Champs-Flammarion, 1998 ; Champs Essais 2010.

3. « La fin du travail » La découverte –1997

Ces mêmes années sont marquées en France par les débats sur la réduction du temps de travail. Ils sont alors 37 % à désirer réduire le temps de travail, contre 17 % qui souhaitent le voir augmenter.

Comment expliquer ce paradoxe ? Expression d'un malaise social lié aux conditions de travail et d'emploi qui cassent le rêve de réalisation de soi ?

### **Le deuxième paradoxe. ( ch 3)**

C'est ici la thèse centrale de ce livre. Des attentes sur le travail comme lieu d'expression et d'épanouissement sont fortes, mais elles entrent en contradiction avec son organisation de plus en plus soumise aux impératifs de rentabilité et de productivité.

« Les 30 glorieuses ont consacré une organisation du travail basée sur la standardisation des produits et donc des méthodes de production, pour assurer une production de masse. C'était la période des grandes industries inspirées du taylorisme et du fordisme, celles du travail à la chaîne et des grandes administrations..

L'individu était alors essentiellement approché par la dimension instrumentale du travail : subvenir à ses propres besoins .

Les années 90 marquent un véritable tournant : la flexibilité dans l'organisation de la production a succédé à la standardisation. L'externalisation est devenue

la norme organisationnelle. L'automobile, le textile, l'agro-alimentaire et même l'informatique localisent leurs services aux quatre coins de la planète. Avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication, c'est la figure de l'entreprise-réseau qui s'est imposée.

Il s'agit désormais de maîtriser les coûts (salariaux en tout premier), de privilégier la flexibilité sous toutes ses formes ( des effectifs, des horaires), le tout en assignant aux personnels des objectifs de rentabilité... jusqu'à produire à l'autre bout de la chaîne de l'insécurité et de l'exclusion ».

Le marché du travail s'est segmenté et différencié. Il y a les entreprises maître-d'œuvre, les sous-traitants, les prestataires de service. Avec des niveaux de qualification, de rémunération, de prestation sociale et d'exposition à la précarité aussi très différenciés.

Du stress, de la surcharge de travail sur un pôle; de la précarité et des licenciements à l'autre pôle.

Quelques chiffres :

40% des salariés européens étaient en CDD ou intérimaires en 2010.

19 % étaient en contrat à temps partiel en 2000.

16 % craignaient de perdre leur emploi en 2010,

8 % étaient des « travailleurs pauvres » en 2008, c'est-à-dire : ayant un emploi mais vivant en dessous du

seuil de pauvreté ( 60 % du revenu médian national ) 9,7 % étaient au chômage en 2011.

*« La gestion des ressources humaines ne se limite plus à la dimension administrative. Elle se rapproche des comités de direction et a pour mission de mettre en place une gestion stratégique du capital humain... Le management propose une vision prétendument libératrice du travail – un travail plus riche de savoir-faire et de savoir-être, plus autonome, en équipe, plus créatif, plus responsable, mais l'individu s'y retrouvera souvent piégé. L'autonomie et la responsabilisation se révèlent souvent comme d'intensification du travail et d'auto-exploitation. Le temps de travail est de plus en plus éclaté et devient de plus en plus difficile à mesurer. La charge professionnelle augmente Les salariés sont appelés à se contrôler eux-mêmes, mais ils le sont aussi par les objectifs négociés et qu'ils sont tenus de respecter. Les Nouvelles Formes d'Organisation du Travail n'ont pas éliminé la pénibilité du travail ; elles l'ont démultiplié, à travers la charge physique et psychologique liée à l'intensification, au changement permanent. La multiplication des suicides au travail... est certainement l'expression la plus spectaculaire et intolérable de cette pénibilité »*

Quelques concepts nouveaux.

De la « qualification » à la « compétence » et à l'« employabilité ».

La notion de qualification s'est détachée petit à petit de l'exercice de tâches opératoires, définissant une classification de ces tâches ( ouvriers : (OS- OP- OHQ) employés, techniciens, cadres, et déterminant une hiérarchie des salaires. Elle est devenue plus abstraite, plus liée à la manipulation d'informations abstraites ( logiciel, programmes), et partant, à la capacité de comprendre, de gérer et de communiquer. Est apparue alors dans les années 80 la notion de compétence. Suivie à son tour par celle d'employabilité, un concept fourre-tout, venu du monde anglo-saxon. Les travailleurs sont invités à devenir plus flexibles, en capacité d'occuper d'autres postes, d'autres fonctions, pour être capables de sortir leur épingle du jeu, lors d'une restructuration, ou d'un reclassement à la suite d'un licenciement.

De la « souffrance au travail. » Concept popularisé en France par Christophe Dejours<sup>4</sup> dans les années 80. La souffrance n'est pas le stress. Le terme est plus générique. C'est l'expression d'un affect, d'un ressenti, celui de ne pouvoir réaliser la tâche qui vous a été assignée et le maintien dans l'échec qui s'en suit. C'est le travail non abouti ou non reconnu qui envahit l'es-

4. « Travail, usure mentale » Paris Bayard 1980 - « Souffrance en France ? La banalisation de l'injustice sociale » Paris Seuil 1998

prit dans le hors travail. La souffrance ultime conduit au suicide.

Oui, il y a bien, comme nous l'affirmions au début de ce chapitre, une contradiction majeure entre d'un côté les attentes de réalisation de soi qui n'ont jamais été aussi fortes et portées, d'un certaine manière par les Nouvelles Formes d'Organisation du Travail actuelles, et les contraintes qu'impose le modèle européen et mondial, au nom de la compétitivité qui exige rentabilité et productivité.

#### **Au prisme des générations ( ch.4)**

Y-a-t-il des différences générationnelles dans cette approche ? L'appartenance générationnelle fait référence ici à une expérience commune partagée. Elle n'est pas synonyme d'âge.

C'est donc le type d'ancrage dans ce modèle d'organisation économique et sociale qui signe la fin de l'Etat-Providence, celle des politiques keynésiennes, et celle de l'apparition du chômage de masse, comme celle de l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail.

Après la génération des « baby-boomers », celle des « baby-loosers », des perdants ?

Passons sur le temps de l'analyse pour en arriver aux

conclusions que proposent les auteures.

« Il n'y a pas de lien déterministe entre l'âge, la catégorie socio-professionnelle ou le genre dans le rapport au travail, même si certaines appartenances catégorielles sont significatives pour l'individu.

L'approche générationnelle montre cependant que l'expérience d'un contexte particulier (caractérisé entre autres par la persistance du chômage de masse, l'élévation des niveaux d'éducation et la féminisation du marché du travail) ainsi que d'un destin économique commun laisse entrevoir, au sein de la jeune génération et des femmes, une conception modifiée du travail, marquée par une volonté de donner une place « égale dans la vie à différentes sphères porteuses de sens, par un rétrécissement de l'écart entre les modèles masculins et féminins... »

#### **La coexistence des générations au travail...**

...est développée au chapitre 5 de l'ouvrage, prenant acte de la coexistence de fait et de la persistance de schémas et idées préconçues entre tranches d'âge différentes, jeunes et séniors, qui au regard du vieillissement démographique et de l'avenir du système de retraites sont priés de rester au boulot plus longtemps que prévu.

**Conclusion.**

*« Les affinités électives entre les nouvelles valeurs individuelles de réalisation et d'expression de soi et les nouvelles exigences des entreprises en matière de flexibilité n'ont pas conduit, bien loin de là à l'harmonie. Car les (nouvelles) organisations (du travail) n'ont pas été jusqu'au bout du processus...mais surtout en raison des modèles retenus pour le développement économique pour s'adapter à la mondialisation ( augmentation de la flexibilité, baisse des salaires, suppression de la protection de l'emploi, révision à la baisse des protections sociales, augmentation massive du chômage )... »*

*Certes, les différents Etats européens ont réagi différemment aux prescriptions issues de l'OCDE et revues par la Commission européennes...*

*...mais une autre issue est possible. Elle pourrait advenir si la gravité de la crise écologique était prise au sérieux... Changer radicalement le rythme de croissance et engager la reconversion d'une partie de notre industrie, pourrait bien être l'occasion de changer aussi le travail. A condition que l'Europe soit capable d'anticiper ces changements et de mettre en place, à l'échelle du continent, des mécanismes de conversion et de sécurisation enfin efficaces.»*

# Les débuts d'une vie professionnelle au service de la culture

Par **Aurélie Feat**



**Aurélie, 30 ans, membre d'une équipe de Jeunes Pro de la Mission de France.**

**LAC :** Originaire d'Avignon, tu travailles actuellement à Paris dans la médiation culturelle. Quelles sont les motivations de ces choix ?

**Aurélie :** Après le Baccalauréat, j'ai choisi de faire des études d'Art et d'Archéologie à Montpellier car j'étais passionnée par la Grèce antique. En Master 2, j'ai découvert que je ne voulais pas devenir archéologue. Je me suis pris un an pour réfléchir à la suite de mes études en voyageant et en faisant des petits boulots. Je savais que je voulais travailler dans le patrimoine, la culture et l'art et j'ai découvert le secteur de la médiation culturelle. J'ai envoyé beaucoup de dossiers de candidature pour des formations et je suis partie à Marseille pour effectuer une licence professionnelle : « Conception et Mise en Œuvre de Projets Culturels ».

J'ai trouvé la formation géniale, avec un stage au musée d'histoire de Marseille. Ensuite, je devais effectuer

un stage de trois mois, et je rêvais de monter à la capitale. J'ai trouvé un stage au Musée en Herbe à Paris. Grâce à un ami, j'ai aussi trouvé une chambre à la communauté des jeunes d'Ivry (la "Com"), qui est liée au service jeunes de la Mission de France. C'était une vraie chance car il est difficile de trouver à se loger pour seulement trois mois sans devoir aller à l'hôtel. A la fin de mon stage, j'ai pu rester à la "Com" ce qui m'a permis de chercher un emploi.

**LAC :** Est-ce que c'est difficile de trouver du travail dans ce domaine ?

**Aurélié :** J'ai des amis qui ne trouvent pas de travail dans le domaine culturel dans le sud de la France. Beaucoup ont dû changer de projet et sont devenus professeurs ou autre chose. Après mon premier stage, j'ai cherché du travail pendant plusieurs mois avant que la Mission de France me propose d'occuper le poste de responsable du service-jeunes pendant le congé maternité d'Amélie. Le fait de pouvoir gérer des projets de A à Z, avec ce que cela comporte d'organisation, de communication et d'animation dans la veine de l'éducation populaire m'a apporté une véritable expérience professionnelle qui a valorisé mon CV.

Ensuite, j'ai pris trois mois de vacances et j'ai repris les recherches en septembre 2010. C'est une période où je n'ai pas eu de souci financier car j'avais une bonne allocation chômage grâce au bon salaire que m'avait versé la Mission de France, et à un loyer modeste. Je disposais de 1100€ par mois, ce qui est mon salaire actuel.

Je n'ai été engagée qu'en janvier 2011 après une vingtaine d'entretiens différents. Je finissais par postuler pour des jobs qui ne me convenaient pas, comme d'être chargée de diffusion, ce qui veut dire vendre des spectacles. Beaucoup d'offres sont des contrats aidés. J'ai été embauchée par l'agglomération d'Evry à la direction des arts plastiques, comme chargée de communication. Les six premiers mois, j'ai eu beaucoup de choses intéressantes à faire. Ensuite, une personne a été embauchée pour le suivi des projets, ce que je faisais en grande partie. Je me suis retrouvée à faire du secrétariat, ce qui m'intéresse moins. Je suis restée un an avec quatre CDD de suite. Ainsi, je n'ai jamais eu droit aux tickets restaurants qui ne sont donnés que si l'on travaille plus de six mois dans une entreprise. Je n'ai pas eu non plus la prime de fin d'année. Elle a été versée à la titulaire que j'avais remplacée pendant un an.

Je me suis donc retrouvée à nouveau au chômage.

Au début, j'ai bien aimé profiter du temps libre pour voir des musées en particulier, car je travaillais tous les samedis. On était en janvier et je n'ai pas pris de vraies vacances à ce moment-là. J'ai mis six mois à retrouver du travail. Je suis passée par le RSA car Pôle Emploi a arrêté de me verser le chômage, suite à une incompréhension administrative. J'ai dû puiser dans le petit legs que j'avais reçu de ma grand-mère pour vivre.

**LAC :** Qu'est-ce qui t'a fait tenir bon dans le domaine culturel ?

**Aurélie :** Ce qui me fait tenir ? Je suis optimiste de nature, je pense toujours que je vais trouver quelque chose qui va me convenir. Certains ne se donnent que trois mois de temps de recherche. Je sais qu'il faut souvent plus de temps pour trouver. Je crois vraiment que c'est la culture qui m'intéresse. Depuis septembre 2012, je suis dans une compagnie de théâtre, chargée des pratiques amateurs (coordination des stages et des ateliers et recherche des financements) et de l'organisation d'un festival nommé « tréteaux nomades » qui dure deux semaines. Je n'avais jamais travaillé dans le milieu du théâtre, mais j'ai eu un bon feeling. Nous sommes cinq salariés

en plus des comédiens, dont quatre en CAE-CUI (contrat d'aide à l'embauche). Tous les postes sont importants, on partage la condition de beaucoup d'artistes. C'est le fait d'avoir été au RSA qui m'a donné le droit à un contrat aidé à temps plein de vingt-quatre mois. Je n'avais donc pas intérêt à faire un petit boulot en attendant de trouver dans le culturel car j'aurais alors perdu le RSA. La culture ne paie pas assez et c'est difficile de vivre de son travail sans subventions. Les salaires sont bas et les contrats obligent à changer de travail au bout de deux ans. On est tous à la même enseigne, il y en a même qui ne bossent que vingt heures par semaine, mais nous avons des valeurs à défendre, et c'est cela qui nous tient.

L'idéal serait de travailler dans un musée en CDI, mais il faut passer un concours et je sais que je ne suis pas assez bosseuse pour le réussir. Mon rêve serait donc plutôt de travailler avec un CDI dans une structure associative bien rémunérée, mais je crois que ce n'est pas pour tout de suite. Je préfère l'ambiance associative car les enjeux pour lesquels nous travaillons sont plus concrets que dans le public. Quand j'ai géré le Festival, j'ai pu être fière du résultat, je m'étais donné les moyens pour sa réussite, sans compter les heures supplémentaires.

J'aime beaucoup le théâtre populaire qui rend la culture accessible à tout le monde et aide les enfants et adolescents en difficulté. Ce domaine correspond bien à mes goûts. Parfois je me dis que je serais plus utile dans la rue pour sauver les SDF, mais l'homme ne peut pas vivre non plus sans l'art. Pour certains enfants, passer du stade de simple spectateur à celui

d'acteur développe l'expression, ouvre de nouveaux espaces de possibilités tournées vers l'avenir. Tout le monde peut accéder au théâtre, même les jeunes en cité, et en retirer quelque chose. Je suis heureuse de participer à cette ouverture de l'esprit, d'aider à ce qu'elle rejoigne le plus de gens possible.

# L'entreprise, un lieu d'épanouissement ?

Par Florence Stenuit-Haudidier



**Chef de projet dans une association de développement économique, Florence est membre de l'équipe Mission de France Lyon 2. Avec Étienne, ils ont trois enfants de 8, 7 et 3 ans.**

Si je n'avais que quelques mots pour me présenter, je dirais « mère au travail... en entreprise ». Vaste programme, me direz-vous...

Pour compléter le tableau, je pourrais ajouter que, maman de trois jeunes garçons, je travaille dans une association de développement économique financée par les collectivités locales pour aider les petites entreprises à comprendre les nouvelles technologies et à les intégrer dans leur organisation.

Depuis quelques mois, je suis plus particulièrement en charge d'un programme s'adressant aux toutes petites entreprises (moins de 10 salariés). Il s'agit de les aider à mesurer les enjeux du numérique et de les accompagner dans la mise en œuvre de leur projet (intégration d'un logiciel de comptabilité, développement d'un site internet ou de la vente en ligne, exploration des réseaux sociaux, refonte de l'infrastructure informatique mais aussi pour certains, achat du premier ordinateur...).

Je m'appuie pour cela sur huit relais départementaux que je coordonne et que j'alimente en contenus pour intervenir sur le terrain (formations, supports pour accompagner les entreprises sur le terrain, outils de communication...).

Je suis aussi garante auprès des financeurs de la tenue des objectifs (quantitatifs et qualitatifs) du programme, de la cohérence de l'action et la neutralité du conseil apporté aux entrepreneurs.

À la lecture de ce profil de poste, vous pourrez retrouver certaines difficultés récurrentes du monde de l'entreprise d'aujourd'hui comme l'importance du chiffre et du reporting ou l'art de la coordination et du management de projet sans relation hiérarchique. S'y ajoutent le manque de visibilité à moyen terme des associations dans un contexte où les financements publics qui se réduisent peuvent inviter les structures à développer des stratégies opportunistes et à être dans une tension du « faire plus avec moins », mais aussi la difficulté d'instituer des relations de confiance, de partage, de collaboration dans un climat individualiste, où la concurrence interne fait rage, où la critique permanente et le dédain peuvent primer sur l'empathie, où vouloir rappeler quotidiennement la valeur de l'humain, la valeur de l'autre peut sembler être un puits sans fond.

Ma qualité de mère au travail m'a en plus fait découvrir l'art d'essayer de mener de front deux vies (voire plus) : professionnelle et familiale.

L'acrobatie est rendue d'autant plus difficile à maîtriser que nous nous retrouvons souvent confrontés à des climats d'urgence permanente (réelle ou supposée) et que les frontières entre les différentes sphères sont de plus en plus ténues puisque les outils dits mobiles (téléphones, ordinateurs portables...) effacent toute limite entre temps professionnel et temps personnel.

Il n'est pas rare non plus de me voir rappelés ma responsabilité de mère et l'impact de mon activité professionnelle sur le développement de mes enfants. Ainsi, une responsable de l'école de musique des garçons n'hésita pas à m'asséner : « Mais madame, si vous voulez que vos enfants fassent de la musique, il ne faut pas travailler. »

Et pourtant... telle la Samaritaine qui va chaque jour chercher l'eau au puits, je retourne quotidiennement mettre l'ouvrage sur le métier.

Au-delà de mon salaire mensuel, de l'utilité sociale et de la place dans la société que me donne le fait de travailler, je trouve en effet de vraies satisfactions dans les occasions de construire à plusieurs une action, un document... d'accompagner une entreprise

dans son développement... de créer du lien... Mais aussi de pouvoir donner du temps, écouter... Ainsi il n'est pas rare qu'un rendez-vous téléphonique qui devait durer deux minutes avec un de mes relais dure une demi-heure... et qu'une discussion au départ administrative soit aussi l'occasion de partager questionnements, besoins d'être soutenu et valorisé dans des contextes souvent incertains. Ma position intermédiaire de coordinatrice, sans relation hiérarchique et extérieure aux structures locales, facilite l'échange.

Face à ces difficultés mais aussi à ces satisfactions, je me sens régulièrement interrogée sur le bien-fondé de ma présence dans l'entreprise en tant que mère de jeunes enfants mais aussi (et surtout) en tant que chrétienne et sur les responsabilités que cela m'invite à ne pas rejeter.

En conclusion, en voici donc quelques-unes :

- Comment porter l'espérance dans un monde envahi par la critique permanente, le pessimisme (voire la souffrance créée ou tue) ?
- Comment porter un regard positif sur le monde de l'entreprise, souvent vilipendé en particulier dans les milieux catholiques ?
- Comment porter un nouveau regard sur les financements, comment permettre de les utiliser au service d'ambitions communes et non seulement au profit de quelques-uns ?
- Comment être présent aux plus pauvres alors que cette question ne semble pas être au cœur de mon activité professionnelle ?  
Comment y être attentif dans un univers où la pauvreté économique est soit tue car honteuse, soit créée car injuste ? Comment faire reconnaître que d'autres pauvretés sont omniprésentes comme :
  - la fragilité des contrats précaires, des entreprises qui n'ont pas plus de trois à six mois de visibilité avec l'incertitude permanente que cela génère ;
  - la pauvreté des relations superficielles ou intéressées...
  - le désert qui se crée quand les financements publics ne permettent plus d'assurer des missions qui ne seront pas portées par le secteur privé ;
  - le fossé entre grandes entreprises et petites

structures pour les salariés comme pour les dirigeants, ainsi l'accès si différent aux formations, l'entrepreneur qui fait tout dans son entreprise et qui doit maîtriser un imbroglio juridique sans cesse renouvelé...

- Comment faire du travail un lieu de vraie rencontre de l'Autre, un lieu où l'humanité se construit et non seulement un ensemble de personnes superposées, poussées à l'individualisme ?

- Comment lire la présence du Christ dans ce monde de l'entreprise où l'enchaînement permanent des activités ne laisse pas une minute de prise de recul ?

*« L'entreprise n'est pas qu'un lieu de souffrance. C'est aussi un lieu d'enrichissement et d'épanouissement. À nous d'y faire germer l'espérance ! »* Groupe d'échange sur le travail en entreprise, à l'occasion de l'ordination diaconale de Christophe Beauvarlet de Moismont, avril 2013.

# Quelle entreprise pour les personnes en précarité ?

Par Cédric Blondeau



Cédric Blondeau est membre de l'équipe Mission de France de Sud Essonne.

Présent depuis bientôt 15 ans dans l'entreprise générale du bâtiment "Maison Art Santé", basée dans le sud de l'Essonne, nous travaillons principalement pour la rénovation d'habitations ou pour quelques agrandissements de maisons. Nous privilégions la réalisation de chantiers de façon traditionnelle : mur en pierres, enduit à la chaux, plâtre à la main... Cette structure familiale s'est toujours axée sur l'accueil de personnes en marge du monde du travail : jeunes sans formation, sans domicile, anciens détenus, malades... Aujourd'hui nous sommes huit salariés dont trois beaux-frères pour encadrer et s'occuper de la gérance, trois anciens avec des histoires bien différentes et deux personnes accueillies plus récemment. Cet accueil est possible du fait de la volonté de mettre l'entreprise au service des hommes. Il est tenable en partie grâce à la solidarité salariale stimulée par les responsables mais partagée par tous : accepter de gagner un peu moins pour pouvoir accueillir des personnes qui ne sont pas

capables, dans un premier temps, de produire le travail correspondant à leur salaire.

Ces derniers temps, le monde du travail a évolué beaucoup plus vite et cela nous bouscule.

### *Les nouvelles réglementations :*

Dans le domaine énergétique, les nouvelles performances à atteindre révolutionnent complètement les chantiers, depuis leur conception jusqu'à leur mise en œuvre. Cela devient tellement technique que ça revient à de la spécialisation et qu'il devient difficile, par exemple, qu'une personne non formée (minimum de temps et de compréhension globale) puisse mettre en place des éléments d'isolation. Cette diminution du volume de travail sur les chantiers pour les personnes peu qualifiées nous pose problème quant à l'accueil des personnes en marge, munies généralement d'un faible bagage. Cela nous pousse à repenser le choix de nos chantiers pour correspondre à notre personnel, à nous concentrer sur des chantiers plus simples, avec par exemple une manutention assez lourde comme le montage de murs en pierre et les ravalements.

Cependant l'un des atouts de notre entreprise est d'être une entreprise générale et beaucoup de nos clients aiment avoir un interlocuteur unique pour

l'éventail de leurs travaux. De plus, intellectuellement, il est intéressant pour nous de creuser une technique et d'évoluer dans sa mise en œuvre. De ce fait, il n'y a pas d'équilibre mais plutôt un déséquilibre perpétuel qu'il faut essayer de maîtriser en fonction du personnel et de sa propre énergie. Et comme c'est la même chose dans les autres corps de métier, il est de plus en plus lourd de mener à bien une entreprise générale du bâtiment.

### *Les nouveaux moyens de communication :*

Il y a seulement deux ans que je suis en possession d'un téléphone portable. Cela s'est rajouté à l'utilisation d'internet dans un bureau à la maison et sur un ordinateur partagé avec les membres de la famille, ce qui fait que la frontière entre le travail et la vie familiale n'existe plus vraiment. L'urgence est de rigueur et le temps où on savait prévoir à l'avance, sans la roue de secours du téléphone portable, semble n'avoir jamais existé.

### *Le travail manuel :*

Le travail manuel est une valeur qui a de moins en moins de place dans notre société : un jeune est sou-

vent plus tenté par un métier de manutention dans un entrepôt au sec que de rentrer le soir boueux et fourbu. Il semble plus difficile de trouver la motivation chez un jeune. Et je vois bien que les plus anciens membres de l'entreprise sont gênés par des problèmes physiques. Cela nous oblige à essayer d'adapter les chantiers à leurs capacités.

Mais il est toujours passionnant de faire avancer tout cela ensemble, de voir que le travail est un moyen de redonner de la vie à certains. Je crois que le travail, où l'on passe beaucoup de temps, est un espace où la fraternité entre collègues est un repère important. C'est dans ce monde du travail que ma foi en un Dieu incarné vient se nourrir, se faire bousculer, se vivre.

**En juillet 2014,  
les membres de la Communauté Mission de France sont invités à se réunir en Université d'été.**

## **PORTER LA QUESTION DE DIEU, VIVRE LA MISSION**

*« Il ne s'agit pas tant d'être missionnaires après le Christ, après les apôtres, que d'être missionnaires aujourd'hui par le Christ sous la conduite de l'Esprit. Comme l'enfant de Nazareth qui revient au pays, la Communauté Mission de France a grandi et revient aux sources de son envoi, en tournant son regard vers le Christ, l'envoyé du Père. »*

**Arnaud Favart**, vicaire général de la Mission de France.

*« Dieu aujourd'hui. Porter et poser la question de Dieu, c'est la tâche de l'Eglise, et nous inscrivons notre mission dans cette responsabilité fondamentale.  
L'Eglise ne pose pas cette question de n'importe où.  
Elle la pose du pied de la croix.  
Elle la balbutie par l'Esprit Saint dans l'acte de mémoire du crucifié qu'elle proclame ressuscité par Dieu.  
Il nous faut revenir à ce Jésus confessé comme Christ et Seigneur. À cet homme qui a passé en faisant le bien, qui vient de Dieu, et qui en est l'icône. »*

**Joël Cherief**, prêtre de la Mission de France.

L'Université d'été de la Communauté Mission de France a pour objet de stimuler la réflexion des équipes, accueillir les paroles reçues de la diversité du monde, exprimer la foi de l'Eglise avec les mots d'aujourd'hui. Elle se déroule du 11 au 14 juillet 2014.

Les actes seront publiés dans un des numéros de la LAC qui suivra la rencontre.

# De la banque au camping Un déplacement dans la foi

Par Laurent Desmidt



Laurent est diacre de la Mission de France, en équipe à Chambéry.

L'année 2012 aura été marquée par un changement radical de notre vie. L'année 2008 avait été une année marquée par mon entrée en Diaconat. Début d'une aventure particulière en essayant de se mettre au service du Christ. Un parcours à recalibrer à chaque instant, car je suis détourné par un monde qui m'éloigne de Dieu et que la prière, l'eucharistie me recentrent sur l'essentiel, c'est-à-dire le Christ.

2008 a induit des changements intérieurs, qui à défaut d'être radicaux, me transforment en profondeur. L'entrée à la Mission de France contribue aussi, par la rencontre, à changer mon regard sur le monde, sur les gens que nous croisons. Le visage du Christ s'y fait plus présent et du coup change mon propre regard sur tout être humain. La rencontre de ces jeunes prêtres qui s'engagent sur les chemins professionnels qui n'étaient pas à priori les leurs, me marque profondément. Ce besoin de vivre au plus près avec les pauvres, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas (encore) ren-

contré Dieu est pour moi un signe fort qui bouleverse ma vie de chrétien.

Ce récit parle de ma foi en Christ, il est donc un peu personnel. Mais il faut dire que c'est vraiment avec Françoise, mon épouse, que j'ai pu partager tout cela et que bien souvent le « je » peut-être lu comme un « nous ».

### **De la Banque....**

Comment puis-je vivre au travail (la banque) dans un monde qui ne se soucie pas de l'être humain ? Vendre à tout prix, peu importe le chemin pris. Si le client est toujours respecté, il est quand même préférable qu'il signe les contrats ! Un bon vendeur sera toujours récompensé par l'entreprise si ses résultats sont bons, peu importe la manière dont il a fait son travail. Un manager sera toujours félicité pour la réussite de ses objectifs en agence, sans qu'il y ait vérification de sa façon de conduire son équipe. Seul le résultat compte. L'entreprise classe les personnes uniquement d'après leur nombre de ventes. La relation humaine n'est pas prise en compte. Peu importe si le vendeur est apprécié de ses clients et qu'il développe le fonds de commerce dans le temps. La rapidité reste toujours un facteur de promotion.

Violence également par le contexte, l'argent employé à travers les prêts, les risques bancaires, les arnaques

envers la banque (voler une banque ne compte pas pour un certain nombre de personnes !). Il faut sans cesse être aux aguets pour déjouer toute tentative d'escroquerie qui, il faut le reconnaître, dans un monde en crise, augmente sans cesse.

Moi-même, je n'y trouve plus mon compte. En tant que cadre, je suis un maillon de la chaîne qui doit faire son travail comme il m'est demandé. Il faut à chaque instant être l'ambassadeur de la direction et avoir le langage du « toujours plus » avec les collègues. Je me sens en marge des discours ambiants. Lorsque je rencontre les homologues, j'ai le sentiment de ne plus faire partie de ce monde où le langage ne me correspond plus et où seule la réussite personnelle compte.

Ma foi en Christ, le déplacement intérieur qui s'opère lentement, cette petite voix qui me dit « n'aie pas peur » me fait bouger.

### **Au camping...**

Rien ne se crée, tout se transforme... voilà 20 ans que nous partons en vacances en famille avec une caravane, visitant ainsi de nombreux campings.

Alors, un jour, le 10 mars 2011, après deux semaines de « mal-être » je tape sur Google « Camping à vendre » ! Avec le recul, cette action reste bizarre et au

moment où je fais cette interrogation, je n'ai aucune idée de ce qu'elle va entraîner ! Le soir en rentrant, j'en parle à Françoise qui, tout de suite, me dit que c'est une idée géniale... premier signe .

Le résultat est aussi surprenant ! Le 10 janvier suivant, soit 11 mois après, nous arrivons avec Françoise en Savoie au camping l'Escale dont nous reprenons l'exploitation !

Nous avons la nette impression que le chemin s'ouvre devant nous au fur et à mesure. Les questions que nous nous posons trouvent leur réponse. A la relecture, nous avons des signes forts qui nous accompagnent.

Ce projet nous emballer... il faut refroidir. En discuter avec nos enfants et notre entourage. N'est-ce pas une folie du moment, suite à un découragement ?

Après dix jours de recherche, nous avons avec Françoise le besoin de vérifier si nous ne sommes pas fous ! Nous rencontrons de bons amis qui nous ont accompagnés sur le chemin du diaconat et qui ont bien les pieds sur terre. Ils valident en nous demandant d'y aller prudemment ! Nous en parlons aussi rapidement au vicaire général de la Mission de France qui nous propose de rencontrer d'autres personnes qui ont vécu d'autres expériences. Mon accompagnateur spirituel est aussi mis à contribution. Notre projet commence à prendre forme, Françoise peut prendre sa retraite

(un salaire de sûr !), le projet financier se dessine. Nous sommes très motivés rapidement. Nous sommes décidés à franchir le pas. Nous confions notre projet à Monseigneur Patenôte qui l'accueille.

La prière reste également fondamentale dans ce déplacement intérieur. Seigneur, qu'attends-tu de moi ? Je me suis souvent dit que si le Christ m'attend quelque part, c'est pour que je sois à son service. Alors Seigneur, je pars, je te fais confiance. J'accepte de vivre autrement parce ce que tu es là, présent. Partir ; quitter sa maison, quitter ses enfants, quitter ses amis, quitter les collègues de travail, la paroisse, c'est vraiment un acte de foi qui engage notre quotidien. Nous avons besoin de mettre notre vie professionnelle et notre vie tout court en adéquation avec notre foi. Retour à la campagne, vivre davantage avec la nature, prendre le temps d'accueillir, vivre simplement loin d'un monde de consommation.

Faire confiance et se dire « je m'en remets à toi » ! Pas facile tous les jours quand le prêt n'arrive pas, quand un prêt-relais est refusé par mon propre employeur, quand on sent que la crise est là et que rien ne se passe comme il faudrait.

Et puis, serais-je à la hauteur de tout ce qui nous attend : création de la société, plomberie, nettoyage, jardin, bar, piscine, comptabilité, informatique, etc... je crois que je n'ai pas conscience de ce qui va nous

arriver. Je fais confiance. Et puis Françoise est là, motivée. Avec elle rien de grave ne peut nous arriver. Voilà 25 ans que je travaille en costume cravate et demain je vais faire le nettoyage des sanitaires tous les matins ! Eh bien, c'est dans la prière que non seulement j'accepte cette mission, mais en plus je la désire pour être au service du Christ qui passe aussi par les mains ! Car j'ai le sentiment que tous ces travaux que la société considère comme peu gratifiants, vont me permettre de grandir dans ma foi. Et puis, il est important de se mettre en résonance avec toutes celles et tous ceux qui font les basses besognes (aux yeux de la société). Notre projet rend joyeux notre entourage. La plupart des gens que nous rencontrons nous soutiennent. Cela nous encourage vivement à poursuivre. Après un week-end où Françoise travaillait, la réflexion en solitaire me disait que ce projet n'aboutirait pas... trop difficile à franchir les étapes. Le moral dans les talons ! Ce lundi matin-là, je reçois une lettre de l'Evêque de la Mission de France nous encourageant. Je lui avais fait part de notre projet quelques semaines auparavant sans pour autant attendre une réponse ! Eh bien elle arrive là, en plein spleen ! Comme un message envoyé par le Christ lui-même pour redonner confiance ! Nous déménageons le 10 janvier... beau temps ! Un camion plein ! Deux de nos filles nous accompagnent pour quelques jours.

### **A la prison...**

Arrivé ici, je rencontre rapidement le curé du secteur pastoral de Montmélian et Saint-Pierre d'Albigny. Dans la discussion, je lui fais part de mon désir profond de rejoindre la prison en tant qu'aumônier. Aussitôt, Michel me dit qu'il y a une place que je vais prendre. Est-ce là que le Christ a besoin de moi ? Après quelques visites à la prison d'Aiton pour voir si ce service me convient, je deviens aumônier de prison après l'été. Je trouve que les choses se mettent en place rapidement, même si cela prend quelque temps. Moins d'un an après notre arrivée, je me retrouve à visiter la maison d'arrêt chaque semaine. Une belle mission qui me rapproche de ceux qui souffrent, de ceux que la vie a défigurés. Prendre part à leur souffrance et les porter sur la Croix du Christ pour que celui-ci puisse les transformer.

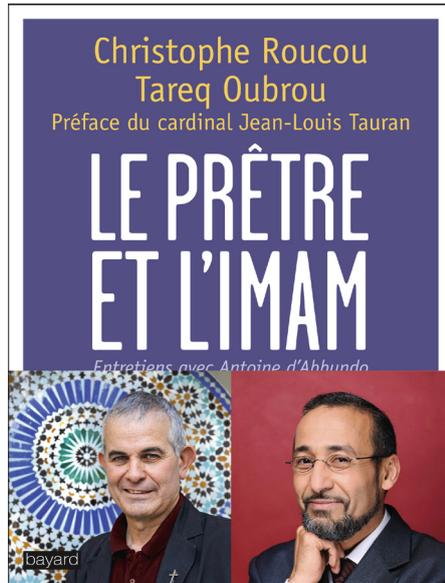
### **Un an après...**

Le temps nous aura permis de vérifier nos intuitions. Bien sûr nous avons une petite entreprise à gérer. Avec Françoise nous nous complétons vraiment bien. Nous essayons d'être tous les deux polyvalents mais nous avons chacun nos domaines de compétence. C'est important pour notre équilibre ; c'est à deux que nous avançons dans notre nouveau métier. Il nous faut apprendre à être l'un avec l'autre tout le temps.

Mais notre motivation reste forte malgré la prise en main qui est normalement difficile (beaucoup de surprises, de choses matérielles qui ne marchent pas etc). Mon avenir ne dépend plus d'un salaire qui tombe tous les mois, mais de notre capacité à rendre le camping attractif. Va-t-on tenir financièrement ? Après

une année d'exploitation, les promesses se sont réalisées. Pourtant tout reste toujours à confirmer. C'est la vie d'une entreprise finalement. Nos clients ont été largement contents de l'accueil et de nos prestations. C'est toujours dans la prière et la confiance en Christ que nous avançons.

## Le prêtre et l'imam



Echanges entre Tareq OUBROU, grand imam de Bordeaux, et Christophe ROUCOU, prêtre de la Mission de France, directeur du Service des Relations avec l'Islam (SRI), avec Antoine d'Abundo, journaliste. Préface du cardinal Jean-Louis TAURAN. (Bayard).

Le dialogue entre chrétiens et musulmans est une urgence : voilà la conviction des auteurs de ce livre. Face aux incompréhensions mutuelles, aux inquiétudes suscitées par un islam que l'on perçoit parfois comme incompatible avec la modernité et la démocratie, il est temps d'ouvrir la discussion, de chercher à se connaître, pour se comprendre et mieux vivre ensemble.

À travers un texte vif, profond, qui n'élude aucune question qui fâche, Tareq Oubrou et Christophe Roucou montrent que chrétiens comme musulmans doivent prendre en compte la diversité culturelle et la pluralité religieuse de nos sociétés, pour vivre pleinement leur vie de citoyens et de croyants.

*" (...) Plus nous prendrons en compte la diversité culturelle et la diversité de nos sociétés, plus nous vivrons pleinement notre vie de citoyen et de croyant. (...) J'appartiens à un courant d'Eglise qui, dans les années 1970-1980, a eu une lecture très positive de la sécularisation. Il fallait débarrasser la foi de ses scories, mieux s'immerger dans le peuple. Nous voulions, notamment à travers le mouvement des prêtres ouvriers, rapprocher les clercs des gens, être des témoins croyants parmi d'autres. (...) "* Christophe Roucou

Cet ouvrage paraît à l'occasion des **40 ans du Service des Relations avec l'islam (SRI)** créé par les évêques de France. Christophe Roucou en est actuellement le directeur. Le site : [www.relations-catholiques-musulmans.cef.fr/](http://www.relations-catholiques-musulmans.cef.fr/)

# Passer de l'autre côté : "venez et voyez"

## Jalons vers un engagement syndical.

Par Jean-Philippe Landru



Jean-Philippe fait partie d'une équipe Mission de France en Isère (équipe entreprise-recherche). Ils ont cinq enfants dont trois filles adoptées originaires d'Ethiopie.

J'ai toujours eu le sentiment d'être accompagné sur ma route par un discret compagnon. Je l'ai d'abord appelé Dieu le créateur, puis Dieu le Miséricordieux, puis Jésus, puis Jésus-Christ, Seigneur. Il fit pour moi des merveilles, mais surtout, il m'a mis au travail, car comme le dit Vincent de Paul : « *aimons Dieu, mes frères, mais pour cela relevons nos manches...* »

Dès mon entrée dans la vie professionnelle, comme cadre à La Poste, en 1991, j'ai pris ma carte à la CFDT. Je me retrouvais bien dans l'humanisme et l'exigence réformiste de ce syndicat. Durant mes années universitaires, j'avais fait un travail de recherche sur la Résistance en Chartreuse. Je citais l'Abbé Pierre disant : « *Si nous sommes sans colère quand nous voyons les autres exploités, bafoués, humiliés, il est clair que nous ne les aimons pas.* »

Un des premiers choix que j'ai eu à faire consistait à savoir si je m'engageais dans le syndicat ou dans une

responsabilité au sein de La Poste. J'ai choisi la seconde option et j'ai préparé et réussi l'ENSPTT<sup>1</sup> qui destine en principe à de hautes fonctions.

A la fin de l'ENSPTT, j'ai fait un autre travail de recherche sur l'Échec professionnel. Je réfléchissais notamment au processus qui conduisait La Poste à exclure de l'activité professionnelle des fonctionnaires qui, ne pouvant pas être licenciés, étaient marginalisés et laissés de côté. Je mettais en citation de mon mémoire un passage de l'évangile de Mathieu (Mt 18,12), lorsque Jésus dit à ses disciples : *« à votre avis, si un homme possède cent brebis et qu'une seule vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres pour s'en aller à la recherche de l'égarée ? Et s'il parvient à la retrouver, en vérité je vous le dis, il tire plus de joie d'elle que des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont pas égarées... »*

Etant particulièrement sensible aux questions d'épanouissement professionnel, de dialogue social, de promotion des individus, je postulais tout naturellement à la sortie de l'école pour un poste de DRH de département. Je démarrais à Colmar comme DRH du Haut-Rhin. Et puis, après trois ans en Alsace, retour dans notre Dauphiné natal ; j'étais retenu pour le poste de DRH de La Poste de l'Isère.

Tout baignait alors. J'étais reconnu, apprécié, sur une excellente dynamique, tant familiale que professionnelle. J'avais atteint le pays ruisselant de lait et de miel, et il me restait à couler des jours heureux à l'approche de la quarantaine...

### **Une recherche de justesse de mon attitude chrétienne**

Sauf que...un certain jour de juin 2002, aventuré à l'AG de la Mission de France, j'ai posé la main sur l'Abbatiale de Pontigny. Et quelques mois après, en septembre 2002, Emma et moi sommes rentrés pour la première fois en équipe Mission de France. Et je me suis mis, avec l'équipe "Didyme", à réfléchir à la justesse de mon attitude chrétienne, à la façon dont je vivais la pauvreté, la différence, ma relation aux non croyants, dans ma vie de tous les jours.

Et là, à l'intérieur de moi, je me suis senti sec. Sans réelle ressource intérieure. Où était cette eau dont Jésus parle à la Samaritaine ? Où circulait-elle en moi ? n'étais-je pas qu'un désert ? Je me suis alors vu comme le jeune homme riche de l'Évangile, celui qui croise ce Jésus aimant mais n'ose pas aller jusqu'au bout de ce que lui propose le Christ.

J'ai vu de très près ce qui fait certainement ma limite première ou, dit autrement, mon péché principal : ne

---

1. École nationale supérieure des postes et télécommunications

pas oser m'aventurer totalement dans la relation de liberté et d'amour que me propose le Seigneur. Ne pas être capable de tout donner, de tout oser, de tout lâcher...

Je me suis mis à douter de moi. Cette fondamentale absence d'estime de soi, qui encore aujourd'hui m'habite, m'a conduit sur des lignes de crête finalement étonnantes où, pour compenser ce que je considérais comme des manques de l'ordre du handicap social, il a fallu que je recompose une certaine authenticité de vie. Il m'importait de rejoindre Malraux quand il explique qu'"il faut éliminer au maximum la part d'acteur qu'il y a en nous" afin de vivre au plus près de sa vérité. Il m'a semblé que ma façon d'être le plus ajusté à ce que je connaissais de moi était de bâtir mon existence sur une forme d'ambition altruiste reposant sur deux fondements : une éthique de la responsabilité, une invitation à ne pas gérer sa vie, mais à constamment la risquer, à l'image de Pierre que Jésus invite à « *avancer au large* » et à « *jeter toujours plus loin ses filets* ».

(Lc 5,4)

### Un chemin de mission

Leonard Cohen dit que « *c'est par nos failles que passe la lumière* ». C'est peut-être aussi à partir de ces failles-là que s'est ouvert pour moi mon chemin de mission.

Un chemin de mission que nous avons, évidemment, vécu à deux, mon épouse Emmanuelle et moi.

Ce chemin nous a entraînés sur des pentes raides, et j'ai retrouvé à cette occasion ce que je lui disais en déclaration d'intention le jour de notre mariage : « *si je te dis oui aujourd'hui, c'est parce que je sais que tu ne vas pas me faire chausser des pantoufles ou des brodequins, mais plutôt des chaussures de montagne pour me faire avancer...* »

A partir de là, les décisions se sont enchaînées.

En 2002, on dépose un dossier au Conseil général pour l'adoption de 2 enfants. En 2005, soutenus par l'Equipe Didyme, nous allons en Ethiopie et adoptons trois merveilleuses princesses : Anne-Adaye, Solène et Gabrielle. Cela change en profondeur mes priorités de vie. Le congé adoption qui en découle me conforte dans l'idée de mettre fin à toute ambition professionnelle verticale et de recentrer ma vie professionnelle sur le relationnel et l'humain. Les discussions et les différends avec mon Directeur d'alors finissent de me conforter dans l'idée d'abandonner la fonction de DRH fin 2006.

A la fin de mon pot de départ de DRH, le 9/1/2007, je disais à mes collègues : « *Pour moi l'ambition c'est une réalisation totale de ce à quoi on aspire sur terre. Le*

*terrain de l'ambition, c'est le lien qui se noue dans la rencontre avec tout autre quel qu'il soit, collègue de travail, voisin, membre d'association, ami, opposant. Le moteur de l'ambition est à quatre temps : l'engagement, le travail, l'épanouissement par l'atteinte de ses objectifs qui permettent de repartir sur un nouveau projet qui lui-même est porteur d'engagement. Le spectre de l'ambition est large, ce n'est pas seulement la sphère professionnelle, c'est aussi la sphère sentimentale, la sphère familiale, la sphère sociale, la sphère sportive, la sphère sociétale, la sphère spirituelle. Ce n'est pas seulement faire de sa vie un chef d'œuvre, mais aussi faire de sa vie un signe. Le signe que tout est possible si l'on s'engage, si l'on se risque à créer du lien, de l'amour. Ce brin de folie qui manque parfois aujourd'hui pour faire avancer des valeurs comme la paix, la justice, la fraternité humaine au-delà des races, des religions, des cultures, je la revendique comme partie intégrante de mon ambition personnelle. Et dire aujourd'hui, envers et contre tout, que j'ai confiance au progrès et à l'avenir de l'humanité tout entière, et que je me bats pour donner corps à cette ambition-là, me semble plus ambitieux que de vouloir à titre personnel devenir président de La Poste... »*

### **Des objectifs contradictoires**

Je deviens alors durant 5 ans Directeur Opérationnel, d'abord dans la banlieue Grenobloise et ensuite dans une plate-forme courrier à 3 km de chez moi. C'est

évidemment l'idéal pour combiner vie privée et vie professionnelle.

Mais un jour de mars 2012, notre patron démarre notre réunion mensuelle d'un ton grave et passe une demi-heure à nous alerter sur la vague de suicides qui a lieu dans notre entreprise en nous demandant de « ménager » nos collaborateurs. Puis, sur sa présentation, il passe à la diapo d'après et, sans ménagement aucun, nous annonce que sur les 26 Directeurs d'Etablissement (D.E.) que nous étions, il n'en resterait que 15 au 1er janvier 2013. C'était à se demander comment cet homme pouvait en si peu de temps avoir deux discours aussi incompatibles : dénoncer les conséquences d'une politique dans un premier temps qu'il se proposait de décliner avec zèle dans un second temps, sans donner le sentiment de ressentir le moindre état d'âme, ni la moindre réserve...

Cette question me plongeait moi aussi devant mes propres contradictions. Étais-je mieux que lui ? Pouvais-je toujours être fier de mes paroles et de leur adéquation avec leurs actes ? Combien de fois me suis-je vu moi-même tenir des discours à la limite de la mauvaise foi pour essayer de tenir les impossibles objectifs que me fixait ma hiérarchie ? Il était peut-être un peu simple de stigmatiser son patron alors que moi-même je jouais sur les mêmes ressorts...

Car ce n'est pas pour rien qu'autant de cadres se suicident ou prennent des anti-dépresseurs à La Poste. Le manager opérationnel est souvent devant un conflit de loyauté cornélien : soit il se démène pour parvenir à atteindre les objectifs fixés en début d'année par sa hiérarchie sur les économies budgétaires, la flexibilité et les suppressions de poste au risque de créer chez ses agents de la souffrance, de la fatigue, de la défiance, de la colère ; soit il décide d'affronter sa hiérarchie, de ne pas atteindre ses objectifs pour conserver ce climat de confiance et de travail correct, de respect mutuel, mais alors, il risque au mieux d'être mis sur une liste rouge en terme d'évolution professionnelle, au pire d'être démis de ses fonctions. C'est pourquoi souvent le manager est un peu au milieu. Il tente de ménager la chèvre et le chou, à la fois pour garder sa place tout en évitant de prendre des décisions trop destructrices pour les agents. Mais il se trouve alors doublement en porte-à-faux. Pas simple d'assumer tout cela, d'avaler les couleuvres de ces contradictions là...

Pendant longtemps, ce qui m'a fait tenir, ce sont les valeurs de La Poste : les missions de service public, le lien unique qu'assure le facteur dans certaines zones et vis-à-vis de certaines personnes, le fait que La Poste à travers la distribution de la presse contribue à la vitalité de la démocratie en France. Au nom de ces principes, je sacrifiais beaucoup de choses, y compris

parfois des décisions qui dégradaient les conditions de travail des gens. Un peu à l'image des Ministres de l'intérieur qui sacrifient parfois des personnes au nom de la « *raison d'Etat* »... Mais je sentais bien que j'étais à bout de souffle et que ces derniers temps, je m'épuisais à justifier des décisions de moins en moins justifiables...

### Un appel

C'est alors qu'un jour, les copains de la CFDT m'appellent en me disant qu'ils cherchaient quelqu'un pour devenir permanent et qu'ils avaient pensé à moi...

Je suis un peu tombé des nues, ne m'y attendant absolument pas. J'aurais pu me dire, moi le croyant, que c'était un appel de l'Esprit. Mais j'ai essayé de garder la tête froide et d'analyser les choses à froid. J'ai réfléchi, j'en ai discuté avec un coach, j'en ai discuté aussi avec ma nouvelle équipe Mission de France « colibris », qui m'a beaucoup aidé... Et un mois après, j'ai fini par dire « oui ! » ... Pourquoi ?

Parce que je me sens incapable de poursuivre un chemin de vérité et d'authenticité dans mon travail ; qu'en devenant une « machine à réorganiser » et à supprimer des emplois, je vais y perdre mon âme. Parce que je pense fondamentalement qu'il sera de plus en plus difficile de développer un management qui prenne en

compte l'homme au sommet de l'entreprise. Et en même temps, c'est parce que je ne démissionne pas, parce que j'y crois encore, que je veux me battre, que je prends ce virage. Après avoir réfléchi en équipe, il me semble en effet que c'est au syndicat que je serai le plus efficace et que je pourrai faire pression, étant à la fois un garde-fou et une vigie.

Pour l'instant, je ne regrette rien, au contraire. Reste à présent le plus difficile : construire un syndicat moderne et qui permette à l'individu de prendre toute sa place, sans pour autant obérer la place de certaines actions collectives ; faire changer ses interlocuteurs employeurs afin qu'ils comprennent l'intérêt de rentrer dans de la négociation plutôt que dans du rapport de force ; pacifier les relations syndicales et sociales en faisant appel à l'intelligence des acteurs plutôt qu'à leur côté bestial et guerrier... vaste programme !

### **Déverrouiller les portes**

Pour finir, j'ai envie de me remémorer la négociation d'Abraham avec Yahvé pour sauver Sodome (Gn 18,22-33) : « Seigneur, s'il y a 50 justes à Sodome, tu ne peux pas détruire la ville ; Seigneur, s'il y en a 45 ; s'il y en a 40 ; s'il y en a 30 ; 20 ; 10... » Et à chaque

fois, Yahvé dit « oui, d'accord, si je trouve des justes, je ne détruirai pas la ville... ». Si j'avais une chose à retenir sur ce qui m'a fait passer de « l'autre côté », ce serait ce passage de la Bible. Je me dis que si on peut négocier et obtenir du Seigneur lui-même des choses pour nos semblables, il n'y a pas de raison de ne pas parvenir à déverrouiller les portes les plus solides.

Et quand la porte est ouverte, justement, on peut passer « de l'autre côté ». Non pas d'un camp à l'autre, mais d'une volonté à l'autre ; d'une façon de voir le dialogue social à une façon différente de voir les relations sociales.

Le clivage aujourd'hui est-il encore entre patrons et salariés ou entre les hommes de bonne volonté et ceux qui ne le sont pas ? Entre ceux qui considèrent que l'humain est de leur responsabilité et ceux qui « s'assoient dessus » ? Mon expérience personnelle me fait pencher pour la seconde option.

Et lorsque la porte a été déverrouillée, et qu'on passe le seuil pour arriver de « l'autre côté », expérimentant ce qui pourrait s'appeler une « Pâque sociale », mon Dieu, que ça sent bon le Royaume ! Alors, oui, à cet instant, la parole du Christ, tout jeune baptisé, prend tout son sens : « venez et voyez ! » (Jn 1, 39)

# L'expérience du chômage

Par **Bernadette Bocharel**



Bernadette est membre de l'équipe de Berre-Nîmes et du "Réseau Travail et Entreprise" du Sud-Est.

## Le contexte

Après six années tournées vers les enfants et le foyer, je suis amenée à rechercher du travail suite à une séparation. Cette situation me fait repenser l'avenir. Qu'est-ce que je peux investir? Quelles disponibilités? Quelle priorité? La place des enfants dans mes critères professionnels?

J'ai choisi de revenir vers la comptabilité qui m'assurerait plus de stabilité et de plus grandes chances d'obtenir un CDI. J'ai choisi la voix du raisonnable, qui n'était pas forcément la plus simple. Cela faisait plus de quinze ans que je n'avais pas fait de comptabilité en entreprise.

Dans les premières années de la séparation, il s'agissait de ne pas s'effondrer, de se reconstruire. Tout en cherchant un travail pérenne.

Une situation d'instabilité qui va durer au moins cinq ans avec, les deux premières années, des petits boulots pas toujours gratifiants ; mais on met son orgueil de côté.

L'incertitude du lendemain par contre est là en permanence. Il s'agissait d'avancer, de continuer, de ne pas s'arrêter... Je n'avais pas d'autre choix que d'avancer, la présence des enfants était un moteur. De plus, m'arrêter, c'était prendre le risque de voir combien c'était difficile. M'arrêter, c'était en perdre le courage de repartir.

### **La chance d'une formation**

La troisième année, j'ai fait une première formation en informatique avec quelques notions de comptabilité, ce qui m'a permis de travailler dans une PME au service réception marchandises, gestion et suivi des stocks. Enfin, un premier pas dans une entreprise avec l'espoir d'un CDI et un poste qui se rapproche de l'administratif !

Cette expérience m'avait confortée dans mon choix de revenir vers la comptabilité, même si cela me paraissait inatteignable de là où j'en étais de la confiance

en moi, de mes expériences, de mes compétences... mais aussi de ma reconstruction personnelle.

Bien qu'il y ait une perspective d'embauche à la fin de mon CDD, je sollicite un entretien en avançant mon désir d'intégrer l'équipe comptable. Face au refus de la direction, je n'ai pas donné suite, je suis partie à la fin de mon contrat.

Cette prise de position était ma première confrontation avec ce que je voulais.

A la fin de ce contrat, une nouvelle période de chômage démarre. Deux ans de recherche, d'attente, de doute, d'espoir, de déception, d'angoisse, entrecoupés toujours de courtes périodes de remplacement par-ci par-là.

Mais c'est aussi une période de valorisation, de détermination, d'affirmation de mes critères. Une période où certaines opportunités ont fait signe de Vie, d'Espérance.

### **Tenir dans l'épreuve**

Il me paraît intéressant aujourd'hui de pointer, de relire ce qui a été précieux pour moi pendant cette période, ce qui m'a aidé à tenir dans cette épreuve :

LES ENFANTS : ce temps d'instabilité, ils le vivaient aussi, alors ne pas s'arrêter, continuer, avancer, avancer pour eux... Je voulais qu'ils soient fiers de moi.

LES AMIS : les lieux de rencontres, de parole et d'écoute, l'équipe d'action catholique, une formation de lecture biblique, un club de lecture... Je sentais qu'il était important de ne jamais me couper des autres, de ne pas m'isoler.

Une DETERMINATION A RECONNAÎTRE dans les événements, bons ou moins bons, des signes PORTEURS DE VIE pour essayer d'être la plus ajustée possible.

Une ASSOCIATION D'ACCOMPAGNEMENT DE CHÔMEURS où je rencontrais régulièrement une accompagnatrice qui m'a aidée à faire toutes les démarches habituelles liées à la recherche d'un emploi. Une heure par semaine de relecture, de bilan constructif, avec un vrai accompagnement personnalisé, une écoute et une reconnaissance autour du vide de cette situation. Des pistes pour lire et utiliser chaque signe pour garder espoir.

LA REMISE A NIVEAU en comptabilité m'a vraiment permis de dire que «j'avais un métier», que je pouvais prétendre à un poste de comptable et mettre en avant «DES» compétences. Je ne pouvais pas encore dire «MES» compétences, mais un énorme pas avait été fait.

LE THEÂTRE : à la fin de cette remise à niveau, j'ai participé à un projet d'insertion par le théâtre. Cette expérience m'a obligée à mobiliser deux mois à temps complet. J'ai vécu une belle expérience de dépassement de soi. Je découvrais un univers que je ne connaissais pas. Aller chercher du vécu à l'intérieur de moi, des émotions, des situations... les transformer pour les mettre en scène. Ça a été extraordinaire et salvateur.

### **Oser faire des choix**

LES CRITÈRES que je m'étais fixés étaient de travailler dans une PME, d'obtenir un poste de secrétaire comptable à  $\frac{3}{4}$  temps, dans un lieu proche de la maison afin d'être près des enfants et de passer du temps avec eux, notamment pour déjeuner avec eux le midi.

La question difficile pour moi était : à quel salaire puis-je prétendre ? On a beau travailler cette question en atelier de simulation d'entretien, elle reste très personnelle et transparait dans l'image que l'on renvoie de soi. Pour moi, elle a été vraiment liée à ce dont je me sentais capable. A l'occasion de cet accompagnement, j'ai fait une remise à niveau en comptabilité. A la suite de cette deuxième formation, j'ai trouvé un poste de secrétaire comptable dans une entreprise d'insertion où moi-même j'étais embauchée en insertion.

MES VALEURS étaient de me respecter, d'écouter mon cœur, la fidélité à mes engagements. Pendant les répétitions de théâtre, j'ai passé un entretien pour un poste de comptable que j'ai refusé. A cette époque mon argument était la fidélité à l'engagement que j'avais pris envers l'atelier théâtre et accepter ce poste aurait tout remis en question. Mais aujourd'hui à la relecture, j'ai dit non, aussi, parce que j'ai eu peur... parce que je n'étais pas prête, j'étais vulnérable, fragile et je me suis sentie en danger. La femme avec qui j'ai passé cet entretien donnait l'impression d'une si grande maîtrise, elle n'avait pas de temps à perdre, elle avait besoin de quelqu'un d'opérationnel de suite... J'ai eu peur de « cet opérationnel de suite ». La formation m'avait donnée « des » compétences

mais j'avais besoin de me les approprier et pour cela, j'avais besoin de temps... et cette femme ne m'en offrait pas.

Refuser un poste lorsqu'on cherche du travail, c'est le comble ! J'avais écouté mon cœur. Cela aurait été intéressant qu'à ce moment-là quelqu'un me rassure sur le fait que j'avais le droit de prendre le temps de me former sans ressentir cette culpabilité...

Quelques semaines plus tard, après cette expérience de théâtre, j'étais embauchée comme secrétaire comptable dans une petite entreprise d'insertion. Je suis arrivée à l'entretien à bout de souffle, je n'en pouvais plus de ce chômage. Pendant ces deux ans, j'avais répondu à des centaines d'offres, envoyé autant de candidatures spontanées. Au final j'ai du passé cinq entretiens...

J'avais fait un long cheminement mais je n'avais pas la distance à l'époque pour le voir. J'étais épuisée ; épuisée d'anxiété, de lendemains difficiles, de réponses négatives, de faux espoir, des questions : « alors tu en es où, t'as trouvé ? » ou « Ah, tu es encore au chômage... », « tu cherches encore » et mieux « tu cherches vraiment ? » et autres remarques, regards, et silences gênés qui usent...

Mon poste consistait dans un premier temps à informatiser toute la comptabilité qui se faisait sur papier, je devais tout créer, tout paramétrer. Ce statut de comptable unique en insertion me permettait de travailler à mon rythme, de m'organiser comme je voulais. J'ai vraiment appris mon métier et je pouvais enfin dire « MES » compétences lorsque j'ai quitté ce poste. Aujourd'hui je fais la comptabilité dans une structure internationale d'ingénieurs.

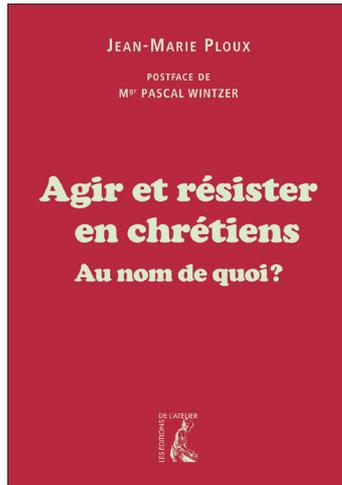
### **Ouverture**

Avec le recul, ce qui a été invalidant, c'est d'avoir été réduite, d'avoir été confondue, voire de me réduire

moi-même à cette identité de chômeur. Ce qui gouverne une vie ne se limite pas au fait d'être chômeur, de chercher du travail ou même de travailler, il y a tant d'autres aspects, tant d'autres choses qui nous constituent.

Rien ne s'est fait au hasard, tout s'est articulé entre la reconstruction personnelle, ce que j'étais capable de vivre, ce que j'avais besoin d'expérimenter, ma vulnérabilité, mes compétences... Beaucoup de choses ont concouru à me donner confiance, à faire signe de vie. L'important c'est de continuer, d'avancer, de croire... Je me demande ce qui m'aurait aidée à cette époque pour ne pas me laisser réduire au statut de chômeur ?

## Agir et résister en chrétiens - Au nom de quoi ?



**De Jean-Marie PLOUX, prêtre de la Mission de France, théologien.**

**Avec une postface de Mgr Pascal Wintzer, archevêque de Poitiers.**

*" Un chrétien espère conformer sa vie à l'évangile dans toutes les dimensions de son existence. Oui, mais comment peut-on être chrétien aujourd'hui, après deux mille ans d'histoire si peu convaincants dans la pratique de l'évangile ? Comment peut-on être chrétien aujourd'hui dans une société devenue irréligieuse et sans référence à Dieu où beaucoup considèrent que la voie chrétienne est liée à une civilisation dépassée ? Comment peut-on être chrétien aujourd'hui et solidaire d'une Eglise accusée de dire non à tout ? Mais surtout, comment être chrétien dans un monde et une société - les nôtres - si complexes et traversés de contradictions ? (...) (...) En quelle direction agir et comment ? " Jean-Marie Ploux*

**Lire ce livre à plusieurs : une excellente démarche !**

Comment agir - ou résister - dans la complexité des situations d'aujourd'hui alors que de nouvelles connaissances scientifiques ou des innovations techniques nous mettent devant des questions inédites issues des développements de la biogénétique, de l'inquiétude de la conscience écologique ou des disparités économiques et sociales qui prennent une dimension mondiale ? Comment agir et au nom de quoi alors que des équilibres séculaires sont ébranlés et que nous vivons dans une société sécularisée, irréligieuse, postchrétienne et plurielle où ni la raison ni la nature ne peuvent servir de socle commun ?

À défaut d'une "morale chrétienne" dont il suffirait d'appliquer les commandements, beaucoup de chrétiens cherchent les repères qui leur permettent de se comporter dans l'existence en fidélité à leur foi : c'est le sens de l'éthique. Et beaucoup qui ne sont pas chrétiens voudraient aussi comprendre ce qui motive les positions de ces derniers. C'est à proposer ces repères que le présent ouvrage voudrait contribuer dans un style abordable pour tous.

**Parmi les récents ouvrages de Jean-Marie Ploux :**

« *Dieu n'est pas ce que vous croyez !* » (Bayard) et « *Dieu et le malheur du monde* » (Atelier).

# Prêtre en monde ouvrier : Boulot et JOC

Par Bruno Régis



Bruno est prêtre de la Mission de France, membre de l'équipe Berre-Nîmes.

Différentes rencontres et sollicitations m'ont amené à tenter de mettre un peu par écrit ce que j'essaye de vivre. Je ne m'y suis pas risqué jusqu'à présent, et vous remarquez la prudence dans la formulation de la première phrase. Une des raisons de cette prudence est qu'il faut du temps pour oser une parole sur le vécu et parce qu'avant d'arriver à Nîmes, je n'étais pas ouvrier et qu'il faut des années pour commencer à appartenir à ce monde, à faire corps avec lui, et pouvoir en parler de l'intérieur et non en observateur. C'est d'autant plus vrai à Nîmes où il faut beaucoup, beaucoup de temps pour être accepté et accueilli, pour être un peu moins étranger.

J'ai été envoyé à Nîmes il y a 6 ans pour rejoindre l'équipe des deux rives, avec la perspective d'une présence en monde ouvrier et l'insertion dans la cité de Pissevin, où j'habite avec Jean-Paul, peuplée essentiellement de musulmans, migrants originaires du Maroc ou d'Algérie. Ce qui s'est dessiné très vite, c'est

l'insertion professionnelle en entrepôt de la grande distribution, et petit à petit, l'accompagnement de la JOC. Je suis finalement peu inséré sur le quartier.

### **Mon ministère au travail.**

Après avoir « bossé » comme préparateur de commandes pendant plus de 3 ans, dont deux en intérim, j'ai cherché un poste moins physique et surtout où je ne travaille pas le samedi. C'est comme cela que j'ai intégré il y a deux ans et demi le service de la réception des marchandises. Je peux ainsi mieux articuler le travail et mes autres activités. J'ai aussi fait le choix il y a un an et pour cette même raison, de travailler 32h en 4 jours. Le boulot est un lieu où je me sens bien. Je ne suis plus sur un poste à forte pénibilité, mais je partage les incertitudes, la gestion parfois incompréhensible, les colères des collègues. Je suis bien inséré dans mon équipe. Je suis syndiqué, mais pas impliqué à ce niveau et pas sollicité par les copains. Les collègues connaissent mon parcours et ma situation. Je suis heureux d'avoir tissé des relations de confiance et d'amitié.

Je vois bien que dans le monde dur du travail, il y a une résistance à vivre : je suis parfois gagné par la façon de parler et de regarder les autres : efficace ou

pas ? C'est déterminant dans la relation en entreprise. Et puis pas de sentiment : les chauffeurs font un boulot vraiment dur, mais s'ils posent un problème « ben ils n'ont qu'à livrer du sable plutôt que des palettes chez Carrefour ». Il y a aussi dans le sud la question « français ou étranger ». C'est prégnant. Il y a quelques jours encore mon chef me dit « le film *des hommes et des dieux*, je me suis arrêté au bout de 5 minutes : rien que de les entendre parler, leur accent... je peux pas. » Et beaucoup de chauffeurs sont étrangers. Quand je fais rentrer les camions ou que je contrôle, je ne suis pas dans une relation de confiance, c'est même plutôt le contraire : ne faire confiance en personne et être capable de mentir si besoin.

Il y a une résistance à vivre. Oui, il me faut résister pour ne pas penser comme ça. Et ça me renvoie à ma relation au Christ et à ce que je cherche à engager par ce ministère au travail. Les divisions français / étranger, titulaires / intérimaires, efficace ou pas, livreur / livré, ... sont à l'opposé de la perspective de communion reçue du Christ. Personne n'attend un prêtre là, et ce que je perçois de cette façon d'engager le ministère c'est que, même si on est toujours de passage, elle n'a de sens que si on dure. Je ne sais pas si ma façon d'être témoin du Christ... Je n'ai évidemment pas la main sur ce que les copains de boulot perçoivent. J'ai par

contre à garder vivante la recherche de la rencontre du Christ qui me précède dans l'entrepôt. Concrètement, j'ai des relations d'amitié comme avec Will ou Lydie qui cherchent du sens et s'ouvrent non à la foi, mais à une certaine intériorité. L'un et l'autre aiment bien discuter et on peut se dire pas mal de choses. De leur part et avec d'autres copains, j'ai parfois des retours, l'étonnement par rapport à ma façon d'être, de taquiner et dire quelques « conneries », ou de ne pas m'énerver et d'apaiser des situations par exemple face à des chauffeurs qui râlent. Mais il y a aussi ces copains dont on ne perçoit pas la moindre quête. Pas de projet. Juste une recherche d'un peu plus de confort et qui se « foutent » bien que je sois prêtre. Ils me renvoient je crois à l'essentiel : Etre là avec eux et vivre la rencontre. Et je suis aussi renvoyé là à l'expérience, pour moi fondatrice, d'avoir été étranger. Être étranger et tenter de vivre le pays de l'autre autant qu'il est possible. Etre étranger force à la rencontre, à sortir de soi, à partir d'une manière ou d'une autre... (c'est pour cela que je tiens tant à la présence de quelques-uns d'entre nous à l'étranger...)

Rien de nouveau pour ce qui est du ministère au travail. Etre là. Etre là et prier, parce que si je ne mets pas en jeu, en travail, ma relation à Dieu, au Christ, ça n'a pas de sens. Depuis mon arrivée à Nîmes, il y a

des constantes dans ma prière qui est de prier à partir des gens, des copains, des jeunes... Et de chercher le silence et la contemplation. Je cherche... Et j'aspire à la simplification et à l'unification qui impliquent l'émondement.

Et ce n'est pas facile tous les jours. J'essaie de prier le matin. Il ne faut pas que je sois « à la bourre » pour une réunion ou autre chose. Je célèbre la messe le lundi matin chez les Clarisses. J'aimerais avoir au moins un autre jour régulier (même si la messe à 8h à l'autre bout de la ville, ce n'est pas le mieux). Avec Jean-Paul quand on peut on prie ensemble le soir... mais on n'a pas l'habitude de célébrer l'eucharistie ensemble.

### **Le reste du temps est pour les jeunes.**

Il s'agit essentiellement de la JOC et un petit peu de l'aumônerie des collègues. A la JOC, petit à petit nous avons remonté une fédération où des jeunes, tous un peu fragiles, de monde populaire et ouvrier, se rencontrent (précarité, problème de formation, de famille, de drogue, handicap...). Je suis heureux et fier de ce qui se vit, de voir des jeunes grandir et se responsabiliser les uns par rapport aux autres. La structure de base, c'est l'équipe et c'est une structure fragile aussi. Du coup il faut une équipe fédérale qui

tienne la route. J'essaye d'accompagner cette équipe, mais aussi une équipe d'adolescents (dans laquelle j'ai baptisé une lycéenne le matin de Pâques), et d'accompagner les accompagnateurs (ce que je fais trop peu). Ministère d'accompagnement, d'écoute, pour lequel il faut être disponible et le mieux serait d'aller voir les jeunes (chez eux ou là où ils sont).

L'aventure d'accompagnement de la JOC a commencé le jour de mon ordination où il m'a été demandé d'aider les quelques jeunes que je connaissais à découvrir la JOC et à préparer le rassemblement national de 2009. C'était le premier appel, le premier pas avec la JOC. Puis d'autres appels sont venus. Les autres adultes lancés eux-aussi dans l'aventure m'ont demandé de piloter notre petite équipe d'accompagnateurs, ce qui à l'époque voulait dire piloter localement le mouvement. Puis, l'aumônerie nationale m'a demandé de devenir « point d'appui », adulte référent du mouvement, palliant à l'absence de fédéraux et d'accompagnateur fédéral. J'ai accepté sans avoir vraiment compris ce dont il s'agissait, mais c'était bien plus à faire que ce que je faisais déjà. Puis il y a deux ans, nous appelions une équipe de fédéraux et l'évêque de Nîmes me nommait aumônier fédéral de la JOC, sans précision de durée de mandat, ni de contenu précis à cette mission.

Je suis heureux d'abord et surtout d'accompagner des jeunes, et plus particulièrement des jeunes du monde ouvrier. C'est devenu ma préoccupation première. Quand je prends le temps de m'asseoir et de regarder mon quartier, avec ses 2 collèges, 3 lycées professionnels, sa cité Universitaire, son IUT, le CFA des compagnons, la fac de médecine, le foyer des jeunes travailleurs, je vois la foule des jeunes qui vivent là. La foule est toujours anonyme et ambiguë. Comment les aider à construire leur propre chemin, à se rassembler et à devenir un peuple ? Là aussi il faut durer. Les jeunes ont besoin de sentir qu'il y a un lieu où il est possible de parler, et peut-être d'agir...

Je suis heureux aussi d'accompagner le mouvement. On le dit parfois, ou même souvent, mais je le répète : la JOC est unique par sa proposition, par le public qu'elle cherche à rejoindre, par sa pédagogie qui permet à chacun d'être là ou de trouver sa place, comme jeune ou comme adulte, par l'importance donnée à la responsabilité, par son ancrage en Eglise et dans le monde ouvrier. Petit à petit, j'ai découvert et je continue de découvrir la force du mouvement et la nécessité de l'aider à vivre. Je ne sais pas, bien-sûr, ce que sera la suite, mais je crois que je suis désormais attaché à la JOC et que mon ministère de prêtre y trouve un enracinement pour aujourd'hui et pour

demain.

Le collectif d'adultes se construit aussi, et Bernadette, de l'équipe MDF, s'y engage. Comme le diocèse n'embauche pas de permanent laïc pour les mouvements, il est important de s'engager à plusieurs et de lancer quelques appels pour y remédier. Dans ces conditions, je manque de temps pour les rencontres personnelles et pour les jeunes pour lesquels même la JOC n'est pas adaptée (par exemple Max, malade bipolaire et drogué, père de deux gamines, ou Nathan, 16 ans, déscolarisé, petit délinquant, Michaël, désocialisé, de milieu très, très pauvre...) ou pour être bénévole dans une association du quartier.

### **En conclusion...**

Ces deux grands pôles qui font mon quotidien se complètent bien et en même temps m'écartèlent un peu. J'aimerais revenir à temps complet au boulot et y être plus impliqué, et en même temps j'aimerais être plus libre, plus disponible pour les jeunes, pour la JOC... Et aussi pour la musique, dont je n'ai pas parlé ici, mais qui est mon troisième pied, ou le troisième pied du tabouret sur lequel je suis assis. Ces pôles sont en tension, mais il faut deux pieds pour avancer et deux yeux pour avoir la vision du relief. Un

pôle relativise l'autre. Il est tentant de simplifier les contraintes pour unifier sa vie, mais si cette tension est inconfortable, je la crois féconde, à la condition de ne pas la vivre en solitaire. Il y a pour moi la vie commune avec Jean-Paul qui permet le récit du quotidien, la prière commune, mais aussi l'inscription dans le diocèse et dans son presbyterium. Il y a la vie d'équipe, lieu d'authentification, de confrontation parfois, mais surtout incontournable condition de la mission. Peu importe la forme de l'équipe qui n'est jamais idéale.

Il y aurait sans doute encore pas mal de choses à écrire, à creuser, à développer. Je termine par une question. Nous ne sommes pas nombreux comme prêtres en activité professionnelle à la MDF. Sans choix voulu par le corps, ne dépendant pas que des itinéraires personnels, nous ne tiendrons pas la présence dans certains lieux de fractures. Comment tenir le petit nombre, l'accueil des parcours et des histoires personnelles, des intuitions aussi, et la présence en monde ouvrier, dans les quartiers, les banlieues ou aussi à l'international ? Je ne me vois pas du tout investir du temps et de l'énergie dans le collectif Prêtre-Ouvrier, mais peut-être y-a-t-il d'autres façons de travailler ensemble pour que d'autres choisissent de vivre ce ministère en mon-

de ouvrier. Quoi qu'il en soit, à titre personnel, je suis engagé sur ce terrain parce que j'y ai été envoyé, et je ne tiens pas à ce que ce soit une parenthèse, le temps d'une nomination. Mais en même temps notre dis-

persion nous invite à vivre une réelle communion, c'est-à-dire à porter ensemble la mission et à croire que deux ou trois suffisent pour que tout le corps soit présent sur un terrain... ici ou ailleurs !

# Au coeur de la simplicité humaine

Par Jean Deries



**Jean est prêtre ouvrier à la retraite. Il est membre d'une équipe à Grenoble.**

Mon premier bulletin de salaire date de fin septembre 1950 et mon dernier de janvier 92 avec le début de ma retraite.

Mais le travail était dans mes bras et dans mon corps, dans ma vision du monde, dans ma rencontre des gens depuis bien longtemps. Quelque part depuis toujours, depuis mon enfance et ma jeunesse en particulier. Il l'était par notre père qui partait à son travail chaque matin. Le travail a surtout laissé en moi des traces colorées et profondes en de belles occasions : nous aidions les voisins de vacances à travailler aux champs, avec leur paire de bœufs en 1942 dans le Jura, ou avec leur mule, en Savoie, l'année suivante. J'aime encore laisser chanter en moi les gros mots qui surviennent pour faire tourner ces attelages dans les champs. J'ai connu à 14 ans la vie paysanne dans la famille de notre nouvelle belle-soeur. Il y avait dans cette pauvreté partagée avec la population des Hautes-Alpes, plus

que le travail : un projet politique et évangélique qui est resté en moi comme une référence. Depuis 1950, la liste de mes lieux et postes de travail a été variée et pittoresque : maçon en Ardèche, puis moissonneur du riz en Camargue avec Jacques Guedel et Alain Carof ; terrassier à la pelle, à la pioche, pour l'enfouissement de la ligne de téléphone Paris-Bruxelle dans l' Aisne ; champignonniste dans l'obscurité des carrières du Soissonnais ; bûcheron affrontant dans la forêt la rigueur de l'hiver de 1954 ; puis scieur à l'entretien des scies-rubans, pour débiter en planches les arbres truffés d'éclats d'obus d'un chantier forestier de l'Aisne. Partout avec des hommes rudes, des frères, avec des femmes aussi, et avec des enfants nous accompagnant parfois. Les vendanges, les melons, les foins, la moisson, la batteuse, les vaches, les brebis, les chèvres. La traite et le fromage. Tout un monde, quoi. De bonheur, de réalisations et de peine.

Au bout de cela, en octobre 1954, s'ouvrait pour moi un temps d'apprentissage au Centre des Venues, près de Bourg en Bresse. Pendant six mois, j'apprenais à travailler la pierre, pour bâtir de façon traditionnelle selon un métier qu'on appelle la « limousinerie ». A la sortie de cette période, je choisissais de m'embaucher sur un chantier de Grenoble, dans l'entreprise

Chamoux qui réalisait plusieurs immeubles dans un quartier nouveau, rue Sidi Brahim. Construction très ordinaire de ce qu'on bâtit aujourd'hui en béton. Ce premier temps de ma vie de maçon d'entreprise devait s'achever en octobre 1965, puisque je décidais de m'inscrire à Pontigny, pour ré-examiner l'hypothèse du ministère laissée en suspens depuis 1954.

### **En équipe de prêtres-ouvriers**

C'est en 1965 à la demande du Conseil épiscopal de la Mission de France, que j'ai repris la vie d'entreprise. A Limoges, nous allions constituer une équipe de Prêtres-ouvriers avec Pierre Sauvage, jeune prêtre du diocèse qui s'embauchait comme fraiseur chez Rouchaud, et avec André Chavaneau, prêtre ouvrier chez Legrand depuis 1948. Lui, André, à partir de mars 1954, avait été visé comme tous les prêtres-ouvriers par les oukases de la Curie Romaine. Aussi gagnait-il son pain de façon discrète comme plombier. Nous avions à Limoges l'appui amical d'André Négrin, prêtre et ancien mineur devenu ouvrier menuisier. Il rassemblait dans sa maison de Couzeix, des jeunes confiés par l'assistance publique pour vivre avec eux une vie familiale. Nous avions aussi l'amitié des militants chrétiens, Fabienne, des familles, ouvrières jusqu'à la moelle des os et fortes de la parole chrétienne.

Dans ma nouvelle vie d'entreprise, à la S.A.E., je faisais connaissance avec la population ouvrière du BTP à Limoges . Rares étaient ceux qui se présentaient comme chrétiens. J'avais donc surtout beaucoup à apprendre des traditions syndicales de ces paysans –ouvriers dont beaucoup venaient chaque matin à la ville, par le train d'Ambazac. Dans les baraques, ils riaient en échangeant des « niorles » dans leur langue provençale. Je les comprenais un peu mieux chaque jour, et découvrais leur histoire ouvrière, leurs convictions, leur accueil dans leur militance ; leur bienveillance à l'égard de prêtres-ouvriers qui poursuivaient une trace qui avait marqué beaucoup de gens à Limoges. Élu délégué suppléant, je restais volontairement dans l'ombre de militants qui avaient une solide expérience de l'action ouvrière, comme nous l'avons expérimentée à plusieurs reprises au cours de cette période, et tout particulièrement dans les grandes semaines de grèves de 1968.

### **Bâtir une maison**

Je dus quitter mon travail en entreprise en 1970 pour répondre à l'appel de Norbert Guillot et participer laborieusement à l'Équipe Centrale qu'il constituait à Fontenay-sous-bois. Ce fut pour nous une période difficile. Personnellement, j'ai pu renouer avec le bon-

heur, entre 1972 et 1975, quand je décidais de rester avec mon ami chevrier Michel pour bâtir, suivant ma spécialité de maçon de la pierre, une grande maison dans les garrigues escarpées de la Drôme provençale. Onze heures par jour sur ces pentes ensoleillées de Couspeau, nous voulions réaliser pierre à pierre notre chef d'œuvre , aidés par la présence avisée de Marie, la femme de Michel et de ses deux jeunes enfants. Dans ce pays lumineux, nous aimions les visites d'amis soixante-huitards, cool, libres et amicaux, proches de la nature.-

Cette maison, presque finie, je suis enfin arrivé à Grenoble où je m'étais annoncé au père-évêque, le Père Matagrin. Là, je me suis de nouveau embauché en mai 1975, dans une assez grande entreprise de Bâtiment.

### **Solidarité ouvrière et syndicale**

J'ai travaillé dans cette entreprise de 120 salariés, jusqu'au jour de ma retraite au début de 1992. Je suis resté silencieux pendant la première année, bouillant parfois dans ma discrétion car le climat politique était en effervescence après 1968, notamment à cause de la violence franquiste contre le mouvement ouvrier espagnol. C'est à ce moment qu'une circonstance

survint sur mon chantier qui aurait pu être très dramatique, (la chute d'un homme depuis un premier étage). J'étais un syndiqué CGT discret ; cet événement va me conduire à lancer l'action syndicale. Dans ces circonstances graves, je renonçais à ma prudence de Limoges, je n'hésitais plus à me faire désigner par la CGT comme délégué syndical d'entreprise, ce qui va me conduire à m'engager aussi bien dans l'entreprise Cuynat que peu à peu sur le plan départemental avec l'U.S.C-CGT. Il s'agissait d'organiser dans les entreprises les ouvriers très divers par leurs nationalités d'origine, pour imposer des élections, découvrir nos droits, améliorer nos salaires, nos conditions de travail et de sécurité, faire appliquer les lois, les règlements et les Conventions Collectives.

Dans mon entreprise, je tenais mon poste de travail. Je ne le décrirai pas ici, car c'était l'ordinaire des grands chantiers de ville : la manipulation de grosses charges, d'énormes coffrages et de ferrailles avec l'intervention de la grue, la vibration du béton. Le plus rude selon moi, c'était le surfaçage des grandes dalles, au moment de leur coulage. Il s'agit alors de répartir le béton à la pelle et de tirer la règle qui régule et aplanit la quantité nécessaire ; ce sont des tâches harassantes, parce que nous patageons en botte dans ce maté-

riau compact, collant, lourd et mou à la fois, et nous sommes courbés en deux pour répartir à la force des bras le béton par le va-et-vient d'une règle à la hauteur de nos pieds. C'est évident que ces moments de grand investissement physique étaient fatigants. Mais bien sûr, l'intérêt de notre métier est ailleurs ; dans la qualité du résultat, dans le fait de résoudre avec intelligence, par notre initiative, des problèmes grands et petits que posent les réalisations en cours ; car sur un chantier de bâtiment, les problèmes évoluent en permanence jusque dans le moindre détail. Par exemple, confectionner le juste dosage d'un mortier selon les circonstances, suivant le support, suivant le climat, pour arriver au bon résultat. C'est notre métier.

Il n'était pas question que je devienne en aucune façon un permanent. Nous utilisions le temps prévu par la loi pour visiter selon notre rôle tous les chantiers de l'entreprise, jusqu'aux chantiers en déplacement des stations de montage. Avec l'un ou l'autre délégué du personnel, nous voulions voir tout le monde chaque mois, pour que personne ne se sente isolé. Écouter les revendications et les faire parvenir sur un cahier ad hoc pour obtenir une réponse précise de la Direction sur chaque point soulevé. Notre but était surtout de faire en sorte que les membres de l'entreprise aient

une conscience commune, connaissent leurs droits et qu'ils soient respectés. Sortir chacun de l'isolement, ce qui n'est pas toujours évident, car beaucoup se croient favorisés de la direction et capables d'obtenir par eux-mêmes des avantages ou le respect de leurs droits. De dures expériences ont démontré plusieurs fois le contraire. Je peux sur ce point en témoigner en raison de 19 années de Conseil de Prud'homme.

### **L'ordinaire des jours**

Ce que je dis maintenant de cette vie de travail ? c'était bien le tout de ma vie, mais il faut bien le comprendre.

C'était mon gagne-pain indispensable. Le partage ordinaire de la vie de tous. Avec un intérêt professionnel pour les réalisations de notre entreprise. Une participation très entière de soi-même par le métier, l'intelligence, l'engagement physique, le goût, l'œil, l'exigence d'équilibre. Et, quand il s'est agi de notre chef-d'œuvre, un vrai sens artistique. Par le travail, j'ai vécu un lien ordinaire et souvent dans la durée avec des hommes et des femmes qui réalisaient ainsi le sérieux de leur vie, autant par la qualité de leur compétence que par l'organisation collective de notre action ouvrière. Jusque là, je ne suis pas sûr que les

loisirs, le jeu, ni même le sport, puissent remplir de la même façon la vie des gens. Contrairement à d'autres, je crois que la responsabilité d'une maisonnée, d'une vie de famille, a une vraie parenté avec ce caractère prégnant de la vie de travail.

Comment ne pas travailler, comment vivre le sel de ma vie dans un cocon sans rapport avec la vie des gens et de tous, d'une manière ou d'une autre ? Ça a été ma vie.

Et pourtant, cet aspect a été d'un bout à l'autre relié à la question de la foi, de ma foi.

En ce sens j'ai vécu totalement le travail comme un aspect « relatif » de ma vie.

### **Les racines d'un engagement**

Il faudrait reprendre ce récit par un tout autre bout. En fonction des circonstances qui m'ont façonné : milieu familial, scoutisme, l'événement de la guerre. La passivité de la population, la pusillanimité de la hiérarchie catholique et pour une grande part, de la communauté chrétienne sous l'occupation ; l'aveuglement de nous chrétiens, au temps de la shoa et la critique brutale et sévère qui s'en est suivie. Le sens de Dieu, la redécouverte du souffle de l'Esprit dans la Bible et dans l'Évangile, avaient été mis à mal par une

grave défaillance du corps ecclésial. Il fallait d'urgence que la communauté chrétienne retrouve la terre, la simplicité de vie, les nécessités primaires de la vie simple, le sol, oui, la terre. D'urgence, vivre à la fois la solidarité avec tous, la fraternité et la liberté d'être, sans cataplasme dogmatique.

Depuis mon adolescence, un chemin s'était ouvert. Je vivais avec mes amis de 17 ans une interrogation profonde sur le fait même de croire. Nos lectures de l'après guerre, Steinbeck, Hemingway, Malraux, Gide, Camus, sans parler des grands de l'humanisme athée, Nietzsche, Freud, Marx, Sartre, et les autres découverts au lycée Ampère, avec mes copains de Terminale, obligeaient à se poser des questions. Pour ma part, j'avais fait un pas au Lycée : J'avais énoncé publiquement en classe que la foi chrétienne n'est pas un dogme, elle est une ouverture. Elle ouvre le véritable espace pour l'homme. Pas question de réduire cet espace par quelque nouveau dogmatisme matérialiste.

Pendant mes deux années de Fac, en petit groupe de chrétiens, nous avions en commun cette conviction qu'une mutation essentielle s'imposait à la communauté chrétienne : en restant librement nous-mêmes dans le dialogue avec les autres. Notre petit groupe

s'appuyait sur la pensée de Mounier. L'un ou l'autre parmi nous avait choisi de prendre la carte du Parti communiste qui était très actif parmi les étudiants. C'était d'autant moins mon choix que le Parti Communiste s'efforçait à cette époque de faire partager par ses membres la décision stalinienne qui excluait Tito. J'en ai été choqué. Voir des chrétiens partager par discipline politique cette condamnation décrétée par Staline m'a guéri à jamais de prendre la carte du Parti. J'indique cela parce que c'est ce qui a motivé beaucoup de mes attitudes depuis. Dès mon arrivée à Lisieux et par la suite : vivre la solidarité dans la liberté.

J'ai reconnu en permanence au cours de ma vie de travail, la fraternité et le courage que nos camarades communistes savaient vivre avec nous dans la vie syndicale et sur les chantiers. Ce qui faisait de la solidarité et de la liberté les bons atouts pour agir ensemble.

Nous avons vécu à Lisieux, en 1952, le décalage manifeste de la hiérarchie catholique avec l'esprit de l'évangile. Il me fallut d'autres épreuves et d'autres signes pour trouver ma voie. Soudain, la mort d'un frère, et les questions que cela me conduisaient à me poser. Puis la décision impossible de s'engager sur la

route du ministère au moment où la Curie décrétait que les prêtres se devaient d'être des êtres séparés, au service cultuel d'un christianisme désincarné. Il me fallut dans nos équipes et avec nos formateurs la découverte du Christ, de sa vie charnelle et de sa passion, de sa résurrection la veillée d'Emmaüs et de la Pentecôte. La découverte de l'Esprit-Saint et de l'Eglise avec le témoignage des Augros, Émériaux et Lesvêque, pour croire à l'invisible dans le noir de l'ordination. Pour espérer par le fond de la foi que ce qui avait été intensément vécu par l'engagement des prêtres-ouvriers ne resterait pas au fond d'un tombeau vide.

J'étais amoureux et je le suis resté, je l'ai été pendant ces cinquante-cinq années, et je le suis encore dans mes amitiés comme je l'ai été dans mes amours. Cela

pourtant ne me permettait pas de couper à cet appel de préférer le Christ ; à cette nécessité évangélique de rejoindre la vie la plus simple et risquée, qui ne convenait ni au mariage que je pouvais envisager ni à la paternité. J'ai mis mon espoir dans l'appel évangélique à être là, au coeur de la simplicité humaine où l'Appel nous a rejoints. Suivre le Christ, l'accompagner, en tant que son diakonos, homme de confiance, au service de sa parole, avec lui et par lui au service de tous. C'est là que j'ai découvert Saint-Paul. Je ne suis toujours pas membre du personnel de l'institution ecclésiastique. Mais plutôt, indépendamment des stratégies épiscopales, fût-ce celle de la nouvelle évangélisation, je suis bien immédiatement relatif à la mission du collège apostolique. Je n'ai rien d'autre à être comme prêtre. Ce que fut Saint-Paul, intimement uni au Christ, ministre pour les nations.

**Pour prêtres et diacres,  
une session proposée par la MISSION DE FRANCE**

## VIVRE LA MISSION AUJOURD'HUI

La session est conçue comme un ressourcement proposé aux prêtres, ainsi qu'aux diacres célibataires ou en couple.

Pour se poser, prier, partager questions et expériences, rencontrer des témoins : évêque, prêtre, diacre, laïcs en quartier populaire... Avec des temps personnels d'écoute, de travail biblique et théologique, de partages.

**Du 12 au 16 janvier 2014 A Pontigny (89)**



Tract à télécharger sur notre site  
[www.mission-de-france.com](http://www.mission-de-france.com)

### UNE SESSION DE RESSOURCEMENT

Pour prêtres,  
diacres diocésains

## *Vivre la Mission aujourd'hui*



SESSION DE 4 JOURS À PONTIGNY (89)

Du dimanche **12 janvier** - 18 h  
au jeudi **16 janvier 2014** - 14 h



[WWW.MISSION-DE-FRANCE.COM](http://WWW.MISSION-DE-FRANCE.COM)

# Théologie du travail : « Attention, chantier ! »

**Par Bernard Michollet**



Prêtre du diocèse de Belley-Ars en équipe de mission à Lyon, Bernard est théologien, responsable de l'Observatoire Foi et Culture, membre du comité de rédaction de la revue et du service recherche et formation.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il est bien difficile aujourd'hui de lire quelques pages de théologie se rapportant à la foi pensée à partir de l'activité principale des hommes, leur travail. Cela est une réalité en France<sup>1</sup>. Ce constat ne nie pas qu'en des lieux tels que la Communauté Mission de France, l'Action catholique en monde ouvrier ou le Mouvement chrétien des Cadres, une parole s'élabore. Mais il faut bien reconnaître qu'elle reste discrète et que le contexte ecclésial actuel ne la met que peu en exergue.

Dans cette situation, le travail préalable à toute nouvelle systématisation d'une pensée théologique sur le travail est de prendre la mesure de ce qui s'est passé depuis environ un siècle lorsque l'Église catholique a largement pris conscience que l'humain est modelé par son travail. Nous enracinerons notre propos dans l'histoire, puis tenterons de discerner quelques dépla-

1. Puisque cet article ne vise pas l'exhaustivité, nous n'excluons pas des recherches dans d'autres aires culturelles.

cements sur cette période. Nous espérons pouvoir expliciter les éléments contemporains qui pourraient laisser émerger une forme nouvelle de théologie du travail.

Tout en souhaitant éviter la caricature, nous parcourons quatre étapes : l'enracinement biblique et médiéval, le tournant moderne, le “ moment ” théologie du travail, pour enfin découvrir quelques linéaments d'une nouvelle pensée.

### Les prolégomènes à une théologie du travail

Les Écritures s'ouvrent sur une œuvre magistrale, celle de Dieu. Il l'a conclue par la bénédiction du septième jour « car il avait alors arrêté toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action » (Gn 2, 3)<sup>2</sup>. Le dernier jour d'activité, Dieu « créa l'homme à son image, [...] mâle et femelle » et les bénit en leur disant « remplissez la terre et dominez-la ; soumettez les poissons de la mer, [...] » (Gn 1, 27.28). S'agit-il d'un travail de Dieu que l'homme, son image, aurait à reproduire ? Le texte biblique n'en dit rien.

Le second récit de création semble davantage faire référence au travail en affirmant que « le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour cultiver le sol et le garder » (Gn 2, 15). Ainsi, l'homme

créé a une mission noble qui implique de travailler. Mais cette qualification positive et valorisante du travail est bien ternie par la suite des événements. Suite à la manducation de l'arbre interdit, sa vie bascule. La conséquence de son geste est qu'« à la sueur de [son] visage [il] mangera du pain » (Gn 3, 19). Là se situe la racine théologique de l'ambivalence du travail humain, thème qui court en filigrane dans le Premier Testament.

Le Nouveau Testament n'accorde pas davantage de place à la recherche de signification théologique du travail. Il s'inscrit simplement dans le prolongement de la conception judaïque. Nous pourrions simplement relever les incises de saint Paul qui dit subvenir à ses besoins grâce au travail de ses mains (1 Th 2, 9 et 2 Th 3, 8). Cela sous-entendrait-il que certains vivaient au crochet des communautés ? L'hypothèse n'est pas sans fondement puisque l'Apôtre vilipende les oisifs de la communauté de Thessalonique : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ! » (2 Th 3, 10)

S'il fallait tirer quelque information sur la conception néo-testamentaire du travail, elle se résumerait à ceci : le travail est une réalité banale, nécessaire à la vie, sans connotation particulièrement négative. Jésus

2. Sauf indication contraire, la traduction est celle de la TOB, Paris, Cerf/Bibli'O, 2011.

y fait référence dans ses paraboles. Bien qu'accompli en partie par les esclaves, le travail ne semble pourtant pas aussi dévalorisé que dans le monde gréco-romain de l'Antiquité.

Jusqu'à l'avènement des temps modernes, l'Église n'a pas accordé d'attention théologique particulière au travail. Il a trouvé sa place dans la tradition bénédictine avec le fameux "ora et labora". À la fois, le travail conserve une positivité (cultiver le jardin) et une utilité sociale (travailler pour se nourrir) auxquelles s'ajoute une fonction rédemptrice. La pénibilité du travail, héritage du péché, devient pénitence lorsqu'elle est assumée, se mue en travail sur soi afin de se convertir<sup>3</sup>. En définitive, les héritages biblique et médiéval reflètent la prise en compte du travail que l'on trouve dans toute société traditionnelle : une dimension pratique justifiée par une sémiotisation religieuse<sup>4</sup>.

### **L'entrée dans les temps modernes**

Aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, surgit une désarticulation progressive du système de représentations des sociétés européennes. Des coins sont plantés entre les diverses activités sociétales et leur régulation religieuse. Une

première bourgeoisie et une forme de capitalisme apparaissent, qui s'émancipent de la religion. La réaction franciscaine assumée par l'Église est une tentative pour sauver une interprétation chrétienne des finalités du travail et de l'activité économique. L'idéal prôné de contemplation et de pauvreté n'endigie pas l'évolution dont la logique est ailleurs. Il conduit peut-être même à initier une première sécularisation<sup>5</sup>.

À la même époque, pour combler l'écart qui commence à se creuser entre l'Église et la société, Thomas d'Aquin a le génie d'exploiter la philosophie d'Aristote afin de ré-articuler les questions théologiques au monde concret, existant. Cette tentative est un succès<sup>6</sup>. Elle se fissure pourtant au XVI<sup>e</sup> siècle sur l'anthropologie en cours de transformation. Son « homme », corps et âme spirituelle (dont la pointe est l'intellect), était trop divisé.

C'est Martin Luther qui réunifie l'homme en se fondant sur une philosophie de l'existence personnelle. Il propose la notion de Béruf pour désigner la pratique d'un métier qui est la forme concrète et généralisée de conduire sa vie. Ce n'est pas exactement la notion

3. La conception du travail comme pénitence a été, hélas, à l'origine de nombreuses dérives jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

4. Les réalités de la société comme la nature sont toutes interprétées en termes religieux.

5. Les soubassements platoniciens de la réaction franciscaine ne permettent pas de répondre à un phénomène dont la logique est dans le monde concret.

6. Par sa conception de la finalité de l'existence de chaque "être" et leur emboîtement, il fait converger le monde vers Dieu.

de vocation, plutôt la manière de prendre en compte le fait que pour lui, le service de Dieu et du prochain s'accomplissent dans le monde<sup>7</sup>. Dès lors, son idée joue un rôle essentiel dans la mise en place d'un christianisme moderne<sup>8</sup>. Côté catholique, Ignace de Loyola développe une idée similaire dans sa spiritualité de la rencontre de Dieu dans l'action. Sa devise "Ad majorem Dei gloriam" — Pour la plus grande gloire de Dieu — unifie la vie concrète du catholique en existence chrétienne.

Le tournant moderne du christianisme étant pris — la vie séculière peut également être pleinement vie chrétienne<sup>9</sup> —, la théologie du travail n'a pas pour autant pris de consistance pour elle-même. Le discours reste construit autour du concept aristotélien du travail de l'artisan. Ce dernier ne peut tenir face aux bouleversements apportés par l'ère industrielle. Le XIX<sup>e</sup> siècle est le creuset d'une nouvelle réflexion philosophique sur le travail. Elle structure la problématique théologique jusqu'à nos jours.

D'un côté, Hegel fait de l'activité humaine et tout particulièrement du travail le moyen pour l'homme d'advenir à lui-même. Il est littéralement conçu com-

me l'outil de l'autocréation de l'homme. Le travail est conçu idéalement. D'un autre côté, Karl Marx, héritier de Hegel, s'affronte à la réalité ouvrière nouvelle pour penser l'homme comme sujet structuré par son travail. Il affirme que si l'objectif pour l'homme est bien d'humaniser la nature et de s'engendrer, la réalité est tout autre. Parce que l'homme n'est pas maître de son travail, il est dépossédé de lui-même, il est aliéné. L'homme est un être divisé, sujet en devenir par le travail mais aliéné par le fonctionnement capitaliste. L'enjeu est alors sa libération. À partir de ce retournement, deux pôles structurent le champ de la réflexion sur le travail, l'un peut-être plus idéaliste qui le considère comme l'outil du développement humain, et l'autre qui souligne son caractère aliénant dans la configuration économique moderne, donc à transformer.

Des figures de l'Église prennent conscience du changement opéré au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. La première parole ecclésiale officielle est la lettre encyclique "Rerum novarum" — Des choses nouvelles — de Léon XIII sur la question sociale publiée en 1891. Cela constitue un infléchissement important. Désormais,

---

7. Martin Luther rejette la vie religieuse comme voie privilégiée pour vivre sa foi.

8. C'est Jean Calvin qui en tire profit, en développant le thème de la vie vouée à la gloire de Dieu.

9. Parmi les nombreux témoins de cette évolution notons la valeur de la spiritualité de saint François de Sales réconciliant christianisme et humanisme au XVII<sup>e</sup> siècle.

la théologie du travail de l'Église va systématiquement adjoindre une dimension éthique à sa conception classique de participation à l'œuvre créatrice de Dieu. La « théologie de l'œuvre » se mue vraiment en théologie du travail. La structuration du champ théologique reflète celle du champ philosophique. Mais il faut encore du temps pour entériner les changements de l'ère industrielle.

### L'idée de travail en théologie

C'est dans ce contexte et à cause de lui qu'apparaissent l'Action catholique et l'attention particulière à la vie chrétienne laïque au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. D'une certaine façon, les héritages thomiste et jésuite servent à nouer une nouvelle anthropologie théologique. Pourtant la pensée peine à trouver son chemin dans la mesure où elle est corsetée par les catégories néothomistes reflétant l'anthropologie médiévale déjà défailante<sup>11</sup>. C'est le mérite de Marie-Dominique Chenu, héritier de Thomas d'Aquin, et celui

de Pierre Teilhard de Chardin, héritier d'Ignace de Loyola, d'avoir osé une parole neuve. Si le second propose une vision d'ensemble de l'histoire du monde incluant l'activité humaine, seul le premier publie vraiment une ébauche de théologie du travail<sup>12</sup>.

En 1955, paraît *Pour une théologie du travail*<sup>13</sup> dans lequel M. D. Chenu explicite quelques pistes théologiques. Après avoir pris acte des transformations profondes apparues au XIX<sup>e</sup> siècle et rejeté une certaine piété qui niait l'aliénation, il inscrit le travail dans la dynamique créatrice selon la tradition thomiste. « Le travail est facteur d'humanisation en devenant le pivot d'une "socialisation" grâce à laquelle l'humanité franchit une étape décisive de sa démarche collective<sup>14</sup>. » Il honore ainsi la problématique moderne la plus optimiste. Mais il salue également l'œuvre de Marx tout en gardant ses distances avec sa réduction de l'homme à la fonction travail. Sa perspective d'ensemble explicitement teilhardienne donne une

10. En 1931, le pape Pie XI se signale par la publication de la lettre encyclique *Quadragesimo Anno* — Dans la quarantième année — pour le quarantième anniversaire de *Rerum novarum*.

11. Le renouvellement théologique apporté par Thomas d'Aquin à l'origine d'une vision systémique de l'univers et de Dieu, est rapidement vidé de sa substance par la fixation de ses concepts. C'est ce dessèchement qui conduit déjà Martin Luther à la rejeter.

12. Pour être juste, il faudrait étudier le terreau qu'ont constitué les publications sur la spiritualité et déjà une théologie du travail en rapport avec l'Action catholique.

13. Chenu Marie-Dominique, *Pour une théologie du travail*, Paris, Le Seuil, 1955. L'ouvrage est l'assemblage de trois articles déjà publiés respectivement en 1952, 1945 et 1947 suivis d'une réflexion sur les rapports de l'homme avec la nature.

14. Chenu Marie-Dominique, op. cit., p. 22.

tonalité pleine d'espérance à la place du travail dans l'essor de l'humanité. Ces positions sont interdites de diffusion par Rome jusqu'à ce qu'elles trouvent leur revanche dans la lettre encyclique de Paul VI "Populorum progressio" — Le développement des peuples — de 1967<sup>15</sup>.

Mais la reconnaissance de cette position théologique finalement plutôt nuancée avait déjà été exploitée au concile Vatican II. Dans la constitution pastorale "Gaudium et spes"<sup>16</sup>, les pères conciliaires affirment que « le travail humain qui s'exerce dans la production des biens [...] l'emporte sur les autres éléments de la vie économique, car ceux-ci n'ont que valeur d'instrument ». Leur théologie est un point d'aboutissement. « Par son travail, l'homme assure (...) sa subsistance (...), s'associe à ses frères et leur rend service, peut pratiquer une vraie charité et apporter son concours à l'achèvement de l'œuvre créatrice de Dieu. [...] par son travail offert à Dieu, [il] est associé à l'œuvre rédemptrice même de Jésus-Christ [...] »<sup>17</sup>. Le texte considère le travail dans sa nécessité pratique

et sa dimension solidaire. Théologiquement, il le désigne comme occasion de vivre sa vie chrétienne et de participer à la création divine et à la rédemption. La dimension éthique est prise en compte dans la dénonciation de l'aliénation<sup>18</sup> et l'affirmation que « tout le processus du travail productif doit (...) être accommodé aux besoins de la personne et à sa manière de vivre ». GS 68 poursuit par quelques réflexions sur l'organisation du travail et de l'entreprise et GS 69 situe l'ensemble en relation avec la « destination universelle des biens » prise comme norme suprême.

La richesse et l'ambivalence du texte conciliaire favorisent deux courants antagonistes, la théologie de la libération et la théologie institutionnelle. Durant trois décennies, les fils spirituels de Gustavo Gutierrez estiment alors légitime de développer son programme, « comprendre la foi à partir de la praxis historique, libératrice et subversive, des pauvres de ce monde, des classes exploitées, des races méprisées, des cultures marginalisées »<sup>19</sup>. Accusée d'être compromis avec le marxisme, cette dynamique subit un coup d'arrêt au

15. Paul VI se réfère explicitement à M. D. Chenu au numéro 27.

16. La constitution L'Église dans le monde de ce temps, publiée en toute fin du concile le 7 décembre 1965, articule son propos aux réalités contemporaines. La question du travail est traitée au numéro 67.

17. GS 67. La traduction est celle de Le concile Vatican II. Édition intégrale définitive, Paris, Cerf, 2003.

18. « Mais il arrive trop souvent, même de nos jours, que ceux qui fournissent un travail soient réduits à être en quelque sorte esclaves de leur propre travail. » (GS 67).

19. Gutierrez Gustavo, La force historique des pauvres, Paris, Cerf, 1986 [Salamanca, 1982], p. 12.

profit d'une interprétation officielle de la lutte contre l'aliénation.

En 1981, Jean Paul II, dans sa lettre encyclique "Laborem exercens" — Le travail humain — assume l'héritage de Vatican II<sup>20</sup>. Pour faire droit à la question de la lutte contre l'aliénation, il propose une approche personnaliste, fustigeant « l'erreur de l' "économisme" (...) qui consiste à considérer le travail humain exclusivement sous le rapport de sa finalité économique » (LE 13). Ainsi capitalisme et communisme sont renvoyés dos à dos comme deux versions d'une même conception matérialiste, cause profonde des dysfonctionnements contemporains. Mais, à la différence de la théologie de la libération qui part de la praxis conflictuelle, la sienne déduite d'une philosophie sociale et personnaliste est un appel à la raison et à la bonne volonté invitées à l'appliquer, dans la plus pure tradition platonicienne.

### **Vers un renouvellement de la question**

Dans le contexte contemporain, nous assistons à un épuisement de cette forme de pensée théologique pour une série de raisons.

Les deux dernières grandes interprétations opposées,

les courants de la libération et du personnalisme, ont pu donner lieu à quelques croisements. Mais ils achoppent sur une transformation en profondeur de la réalité. Le travail est en pleine mutation. Sa fragmentation et sa technicité s'allient pour émietter les solidarités. Sa disparition au profit de la machine (ordinateur et robot) ou sa délocalisation ne donnent plus prise sur lui. Il profite également de la montée en puissance de l'individualisme arrimé à une société de la consommation et des loisirs. Ses finalités échappent de plus en plus à l'individu.

Sur cette situation, se greffe une crise de la conscience historique. Les grands récits ont perdu leur pertinence pour mobiliser les sociétés aussi bien que les individus. L'échec de l'utopie communiste a torpillé toute velléité de rêver un monde meilleur<sup>21</sup>. La science elle-même qui en était la servante a aussi trahi les espoirs placés en elle. Le scientisme qui promettait le bonheur au terme d'un progrès régulier et d'une croissance indéfinie des connaissances est pris en défaut. Le mal-être contemporain insinue le doute dans les esprits.

Enfin, les conséquences désastreuses sur la nature du projet de développement économique ont provo-

20. Jean-Paul II rédige sa lettre encyclique pour le quatre-vingt-dixième anniversaire de Rerum novarum.

21. La thèse de la fin de l'histoire de Francis Fukuyama (La fin de l'histoire et le dernier homme, Paris, Flammarion, 1992 [1989]) en est un symptôme flagrant. Il acquiesce à la nature démocratique et libérale du monde comme réalité indépassable.

qué une crise écologique dont les contours ne sont pas encore tous mesurés. Dès lors, le travail dont la signification était associée à l'idée de croissance matérielle se trouve dénué de pertinence. Il induit une telle culpabilité que d'aucuns toujours plus nombreux, proposent de le mettre au service de projets alternatifs.

Le travail théologique s'est déjà emparé de cette problématique. Pour penser le travail dans sa dimension

de participation à l'œuvre créatrice, il lui faut le finaliser à frais nouveaux grâce à une approche à la fois humaniste et responsable vis-à-vis de la nature. Le projet théologique encore en creux dans la crise du travail et de la civilisation doit relever le défi d'une pensée qui ne cède pas à la fascination prométhéenne, qui dénonce l'idole marchande et accepte la signification de la croix du Christ pour ouvrir un chemin d'espérance.

# Retour de Lourdes le 12 mai 2013

Par Dominique Devisse



**Dominique est membre de l'équipe d'Amiens. Elle fait partie du Comité de rédaction de la "Lettre aux Communautés".**

**Chers amis,**

Bonjour ! Temps déplorable, pas la peine de faire près de 15 heures de route en bus me diront les sceptiques. Eh bien si, parce qu'il est beau le visage de l'Eglise qui nous est donné à vivre ici.

On ne parle pas des pauvres, on ne parle pas à la place des pauvres, on ne parle pas de la place des pauvres... On leur laisse la parole. Bien sûr, ça a demandé trois longues années de travail mais bravo pour le résultat !

La parole des prisonniers de Béziers à travers laquelle on découvre que la fraternité en prison, ça peut être risqué ! La parole d'une femme qui nous explique comment Joseph Wrésinski (fondateur d'A.T.D quart monde) est allé chercher en elle la fierté et comment elle a physiquement et psychiquement appris à redresser la tête, une lecture faite en braille à l'Eucharistie et une parole en grande assemblée toujours adressée pour être comprise des plus pauvres.

Et aussi Viviane qui un matin, au petit déjeuner, m'a raconté sa vie de galère et comment c'est une copine présente aux heures d'abandon qui l'a aidée à quitter sa vie d'alcoolique. Magali qui, à la pause dîner du retour, m'explique dans la station service qu'elle s'est sentie chez elle à Lourdes et que désormais elle ne laisserait plus les autres penser à sa place. « Quand j'écrirai sur l'ordinateur, mon père pourra corriger mes fautes d'orthographe mais plus mes phrases. Je suis peut-être handicapée mais c'est comme ça que je m'exprime et c'est bien ! »

L'invitation a été faite à toutes les personnes du rassemblement de vivre ces jours en fraternité de 6 ou de 8, des fraternités qui ne sont pas choisies, pour que personne ne reste isolé et ne soit perdu face à cette monumentale organisation et à la multiplicité des propositions.

Et maintenant me direz-vous qu'est-ce que ça va changer pour la masse de ceux qui ne sont pas allés à Lourdes ?

Il me semble qu'il nous faut être prophétiques, nous rendre attentifs à ceux qui peinent autour de nous et dans nos communautés. Inventer les mots et les gestes qui vont les inclure dans nos assemblées. Leur

donner la parole et arrêter de parler à leur place. Nous interroger sur nos attitudes, sur la manière dont nous accueillons ceux qui sont « différents », ceux qui sont dérangeants.

Après tout quand, on y réfléchit en lisant les Evangiles, sans les pauvres pas d'Evangile ! Jésus a rencontré peu de personnes dites normales ! Alors ce sont eux les premiers destinataires et les premiers à avoir reçu le message du Christ et c'est bien de se l'entendre redire en ces jours. Ils ont quelque chose à nous dire du message de l'Evangile.

Cessons d'être d'une Eglise condescendante et mettons nous à l'écoute, laissons nous enseigner.

**Dominique Devisse.**

P.S : Les « pauvres » quand il parlent d'eux-mêmes ne se disent pas pauvres. J'ai remarqué qu'ils préfèrent dire qu'ils sont en galère, rejoignant en cela n'importe lequel d'entre nous dans ses moments de galère... Et le visage de galérien qui s'impose à moi, c'est celui de Jean Valjean dans « Les misérables » de Victor Hugo. Un de ceux qui a su se laisser remettre debout pour aller à son tour aider d'autres compagnons de galère.

# Les pauvres, un trésor caché.

Par Jacques Loch



Jacques, est membre d'une équipe Mission de France à Drancy (93).

Cette année 2013, l'Église de France s'est un peu rappelée qu'il existait un trésor caché, celui des pauvres que nous aurons toujours à partager. Oh ! pas s'occuper des pauvres mais vivre avec eux, s'enrichir de chacun, donner la Parole à tous, écouter celui qui ne dit rien. Le Christ est venu renverser l'échelle des valeurs. Selon que tu sois riche et puissant, tu seras considéré, mais pauvre et malheureux, tu seras rejeté. Faire l'expérience de la Fraternité, s'émerveiller vraiment de ce que l'autre, quel qu'il soit, peut apporter et peut t'apporter. Les prisonniers de Béziers ont parlé à Lourdes comme rarement on entend parler des prisonniers, conscients de leurs péchés et de leurs efforts de solidarité. L'Esprit Saint souffle et traverse les murs les plus bétonnés Et si un secret de l'Évangile était sa perméabilité ?

Nos évêques( 86 présents) ont été touchés à Lourdes par les paroles qu'ils ont entendues, par les richesses que les pauvres ont déployées. La Mission de France

sait depuis longtemps qu'aux frontières, on trouve des richesses inexploitées. Le musulman qui reconnaît le chrétien engagé, le marginal qui change de vie après l'avoir rencontré, l'ouvrier qui reconnaît le pain durement gagné partagé, l'incroyant qui attend le croyant croyable qui a pu le bousculer.

Mais croire que le pauvre est richesse d'Eglise, ce n'est pas un effort intellectuel, une vue de l'esprit mais bien une Aventure à expérimenter. J'ai rencontré des personnes chez qui ça sonnait faux que les pauvres leur apportaient, j'ai rencontré des personnes chez qui ça transparaissait que les pauvres leur apportaient. Tout est question de conversion. La Révolution de l'Évangile, ce n'est pas "aimer vos amis", si facile à faire, mais bien ses ennemis, si compliqué à réaliser. Apprendre à aimer grâce à Dieu ceux que l'on n'aime pas ou que l'on a du mal à aimer ! Découvrir la Beauté de celui en qui elle est cachée. A l'Arche, Jean Vanier appelle ça le Don de chacun utile à tous. C'est l'invitation rechercher ensemble en quoi le Don de chacun apporte quelque chose d'unique et inespéré à la communauté C'est d'ailleurs un secret pour aimer son ennemi : rechercher une petite chose en lui qui brille et paraît bonne pour commencer à l'aimer.

Diaconia a redonné "la Pêche" à bon nombre de

Chrétiens engagés.

L'Eglise a besoin des serveurs inutiles, Y aurait -il enfin une vraie place pour les jeunes, les marginaux, les paumés, les "marqués", au sein de notre Eglise bien poussiéreuse. Le Pape François est venu renforcer ce Vent frais de Pentecôte où les Pauvres auront leurs places dans l'animation de nos célébrations, renforcer notre amour des frères et notre engagement pour tenter d'améliorer l'humanité. Notre Mission de France qui était dûment représentée, trouvait là la reconnaissance d'une intuition si souvent inspirée.

Nous voulons une Église de Plein Vent où toute notre humanité soit représentée et partage ses fragilités d'un sauveur qui a été crucifié.

Des diocèses annoncent l'Espérance évangélique et refusent le repli et la frilosité. Ils sont peut être en minorité. Nous sommes invités à écouter comment Dieu est vivant dans nos vies, et pas seulement comment il nous a été raconté !

Ce que Dieu a caché aux sages et aux savants, c'est aux fous et aux petits qu'il l'a révélé. Peut-être les Roms sont-ils de ceux qui pourraient contribuer à nous renouveler ? C'est du moins ce qui transparaissait sincèrement à l'issue de notre Forum Roms, restez avec nous, il se fait tard et la misère sévit en plaine de Roumanie, les chrétiens n'ont pas de frontières, nos

églises ne sont pas bien remplies. Diaconia 2013 est un début de quelque chose qui doit continuer, une Eglise proche de ceux qui l'ont quittée ou ont du mal

à y rentrer ou ont envie de la laisser. Mais n'oublions pas que l'Eglise rafraîchie est aussi un cadeau à faire à ceux qui ne la connaissent pas, et c'est bientôt Noël !



## Année 2014 : La Mission de France est à Pontigny depuis 60 ans

2014 : soixantième anniversaire de la Constitution établie par Rome en 1954 pour affermir la fondation voulue par le Cardinal Suhard et conduite pendant les dix premières années par le P. Louis Augros. Après sa destitution et la fermeture du séminaire, nous devons à la ténacité de Daniel Perrot d'obtenir de Rome le texte qui nous permet de continuer aujourd'hui la mission confiée à l'origine et

que l'on pourrait caractériser dans le langage de l'actuel évêque de Rome : vivre l'évangile aux périphéries : celles de l'existence menacée, celles de l'Église et de la société, et faire écho dans l'Église de ce que nous découvrons là de l'humanité. C'est donc à Pontigny qu'après maintes péripéties, ce diocèse original a été implanté, et l'abbatiale est devenue notre "cathédrale".

*Parmi le riche programme mis en œuvre par l'Association Pontigny 2014 dont nous sommes partie prenante, plusieurs temps forts ont été confiés à la Communauté de la Mission de France et au secteur pastoral, parmi lesquels :*

### **Un « Pâques à l'aube » inter génération**

**Du 19 au 20 avril 2014**

Familles, jeunes et vieux, membres d'équipes ou amis de la Mission de France, retrouvons-nous, de toutes les régions, pour ce temps de rencontre, d'échange et débat, de célébration et de fête !

Le thème en sera :

**"Le Christ et le clown : l'Humain au centre !"**

**En savoir plus : [www.mission-de-france.com](http://www.mission-de-france.com)**

**L'ensemble des événements : [www.pontigny2014.org](http://www.pontigny2014.org)**

### **Les 60 ans de la Mission de France à Pontigny**

**Le 31 mai 2014**

Le thème de cette journée sera celui de la prière, de la liturgie et de la Mission. Le soir, les choristes de la Communauté offriront à tous un concert à l'abbatiale.

### **La Nuit des églises**

**Le 5 juillet 2014**

Nous nous inscrirons dans l'initiative nationale de la "Nuit des églises" pour faire découvrir l'abbatiale dans ses espaces et sa magie la plus insolite !

## « La sanctification de l'effort humain »

Pierre Teilhard de Chardin, *Le milieu divin*, Le Seuil, 1957, p. 55-58.

Par Bernard Michollet



*À toutes les époques, le caractère profane du travail d'une part et l'attrait des chrétiens pour une spiritualité désincarnée d'autre part ont amené l'Église à réaffirmer que l'activité laborieuse quotidienne est le lieu essentiel du développement de la vie spirituelle. Le jésuite paléontologue Pierre Teilhard de Chardin (1881 1955) réinscrit cet appel à prendre en considération le labeur, y compris avec ses aspects arides, dans la perspective de l'émergence du Royaume de Dieu. Pour lui, aucune profanité n'entache la réalité sensible, et comme le travail dans sa banalité investit le temps de la plupart des croyants, il est vital qu'ils le reconnaissent comme une participation à l'œuvre de Dieu qui s'accomplit grâce à la puissance attractrice du Christ.*

*Dans *Le milieu divin*, Pierre Teilhard de Chardin montre que l'activité mondaine est tout autant une immersion en Dieu que les moments privilégiés et nécessaires de sa rencontre subjective, individuelle ou ecclésiale : « ...voyez le Ciel lui-même vous sourire et vous attirer à travers vos œuvres... ».*

\*

Je ne pense pas exagérer en affirmant que, pour les neuf dixièmes des chrétiens pratiquants, le travail humain reste à l'état d'« encombrement spirituel ». Malgré la pratique de l'intention droite et de la journée quotidiennement offerte à Dieu, la masse des fidèles garde obscurément l'idée que le temps passé au bureau, au studio, aux champs ou à l'usine, est quelque chose de distrait à l'adoration. Impossible de ne pas travailler, c'est entendu. Mais impossible, aussi, de prétendre à la vie religieuse profonde réservée à ceux qui ont le loisir de prier ou de prêcher toute la journée. Dans la vie, quelques minutes peuvent être récupérées pour Dieu. Mais les meilleures heures sont absorbées ou du moins dépréciées par les soins matériels. — Sous l'empire de ce sentiment, une foule de catholiques mènent une existence pratiquement double ou gênée : il leur faut quitter leur vêtement d'homme pour se croire chrétiens, et chrétiens inférieurs seulement. Après ce que nous avons dit sur les divines extensions et les divines exigences du Christ mystique ou universel, l'inanité de ces impressions, et la légitimité de la thèse, si chère au Christianisme, de la sanctification par le devoir d'état, sont manifestes. Sans doute, il y a, dans nos journées, des minutes particulièrement nobles et précieuses, celles de la prière et des sacrements. Sans ces moments de contact plus efficaces ou plus explicites, l'afflux de l'omniprésence divine et la vue que nous en avons s'affaibliraient bientôt jusqu'à ce que notre meilleure diligence humaine, sans être absolument perdue pour le Monde, reste pour nous vide de Dieu. Mais, cette part jalousement faite aux relations avec Dieu rencontre, si j'ose dire, « à l'état pur » (c'est-à-dire à l'état d'Être distinct de tous les éléments de ce Monde), comment redouter que l'occupation la plus banale, la plus absorbante, ou la plus attrayante, nous force à sortir de Lui ? — Répétons-le : en vertu de la Création, et, plus encore, de l'Incarnation, *rien n'est profane*, ici-bas, à qui sait voir. Tout est sacré, au contraire, pour qui distingue, en chaque

créature, la parcelle d'être élu soumise à l'attraction du Christ en voie de consommation. Reconnaissez, Dieu aidant, la connexion, même physique et naturelle, qui relie votre labeur à l'édification du Royaume Céleste, voyez le Ciel lui-même vous sourire et vous attirer à travers vos œuvres ; et vous n'aurez plus, en quittant l'Église pour la cité bruyante, que le sentiment de continuer à vous immerger en Dieu. Si le travail vous semble fade ou épuisant, réfugiez-vous dans l'inépuisable et reposant intérêt de progresser dans la vie divine. S'il vous passionne, faites passer dans le goût de Dieu, mieux connu et désiré de vous sous le voile de ses œuvres, l'élan spirituel que vous communique la Matière. Jamais en aucun cas, « que vous mangiez ou que vous buviez »... ne consentez à faire quoi que ce soit dont vous ne reconnaissiez d'abord, dont vous ne poursuiviez suprêmement ensuite, la signification et la valeur constructive in Christo Jesu. Ceci n'est pas seulement une leçon de salut quelconque : c'est, suivant l'état et la vocation d'un chacun, la voie même de la sainteté. Qu'est-ce en effet qu'être sainte, pour une créature, sinon adhérer à Dieu au maximum de ses puissances ? — et qu'est-ce qu'adhérer à Dieu au maximum, sinon remplir, dans le Monde organisé autour du Christ, la fonction exacte, humble ou éminente, à laquelle, par nature et par surnature, elle est destinée ?

Nous voyons, dans l'Église, toutes sortes de groupements dont les membres s'attachent à la pratique parfaite de telle ou telle vertu particulière : miséricorde, détachement, splendeur des rites, missions, contemplation. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi des hommes voués à la tâche de donner, par leur vie, l'exemple de la sanctification générale de l'effort humain ? — des hommes dont l'idéal religieux commun serait de donner leur explicitation consciente complète aux possibilités ou exigences divines que recèle n'importe quelle occupation terrestre ? — des hommes, en un mot, qui, dans les domaines de la pensée, de l'art, de l'industrie, du commerce, de la politique, etc. s'attacheraient à faire, avec l'esprit sublime

qu'elles requièrent, les œuvres fondamentales qui sont l'ossature même de la société humaine ? Autour de nous, les progrès « naturels » dont s'alimente la sainteté de chaque siècle nouveau sont trop souvent abandonnés aux enfants du siècle, c'est-à-dire à des agnostiques ou à des impies. Inconsciemment ou involontairement, sans doute, ceux-ci collaborent au Royaume de Dieu et à l'achèvement des élus : leurs efforts, dépassant ou corrigeant des intentions inachevées ou mauvaises, sont récupérés par Celui « dont l'Énergie est capable de tout se soumettre ». Mais ce n'est là, évidemment, qu'un pis-aller, une phase provisoire dans l'organisation des activités humaines. Depuis les mains qui en pétrissent la pâte jusqu'à celles qui la consacrent, la grande Hostie universelle ne devrait être préparée et maniée qu'avec *adoration*.

Oh ! vienne le temps où les Hommes, éveillés au sens de l'étroite liaison qui associe tous les mouvements de ce Monde dans l'unique travail de l'Incarnation, ne pourront se livrer à aucune de leurs tâches sans l'illuminer de cette vue distincte que leur travail, si élémentaire soit-il, est reçu et utilisé par un Centre divin de l'Univers !

À ce moment-là, vraiment, peu de chose séparera la vie des cloîtres de la vie du siècle. — Et à ce moment-là seulement l'action des enfants du Ciel (en même temps que l'action des enfants du Siècle) aura atteint la plénitude désirable de son humanité.



Joseph Thomas anime en Bretagne un lieu d'accueil, "La maison de Nicodème", qui propose des rencontres culturelles au croisement de la littérature, du cinéma, de la spiritualité et de la foi.

## Le cinéma : L'histoire sans fin

Joseph Thomas

**L'Histoire sans fin** est le titre d'un roman allemand de Michael Ende, transposé en un film du même nom, dans lequel le héros Bastien, gauche et timide, s'identifie peu à peu au récit qu'il a découvert au grenier. C'est à lui, Bastien, d'achever l'histoire en donnant un nom à la princesse oubliée des hommes. Chaque homme, en effet, revisite à son compte une culture qui ne cesse de reprendre la quête du présent à construire.

Le cinéma ne s'inscrit pas particulièrement sur le registre de l'histoire, il n'est pas tellement non plus le champ d'observation des historiens. Lui est « affaire d'émotion », ayant besoin de « vibration ». Le réalisateur, le plus souvent, capte l'air du temps, il aime exprimer le présent dont il hume l'air. C'est la manière, par exemple, de François Truffaut, de François Ozon, Cédric Klapisch ou Jean-Luc Godard mais aussi Kim Ki-duk ou Asghar Faradhi. Toutefois, avec un recul de vingt-cinq ans, "Les 400 coups" ou Pierrot



cinéma

le fou, en deviennent des documents historiques s'inscrivant dans l'époque qui les a vu naître. Antoine Doinel, apparaissant dans cinq films de Truffaut, est presque un personnage d'histoire.

Désormais, le cinéma n'est plus seulement européen ou américain, mais asiatique, africain... Nous sommes contemporains d'un moment de l'unification culturelle (relative) du monde entier. Ne pas en demander plus.

## **Des films sur l'histoire**

La reconstitution historique des films d'époque devient rare et n'est jamais ni d'abord de fidélité absolue. Le sujet peut en être « historique », la relecture cinématographique actualise ou sublime largement. Sans aller jusqu'à Titanic, des films à fond historique comme Gandhi, Invictus, Mission, utilisent l'histoire comme une toile sur laquelle ils brodent de l'émotion. Lorsque Charlie Chaplin reprend le fait divers tragique dans Monsieur Verdoux, il élabore un cinéma qui laisse filtrer la colère qui l'anime. Encore moins, Roberto Bénigni, dans La vie est belle, ne cherche pas d'abord à reconstituer l'atmosphère des camps. Moyennant quoi, il nous atteint et touche le spectateur, l'invitant sans doute à retrouver les manuels d'histoire. C'est sans doute moins le cas de Nuit et brouillard d'Alain Resnais qui a contribué à faire connaître, dans le grand public, des documents d'archives. À plus forte raison Shoah de Claude Lanzmann. Mais est-ce encore ce qu'on nomme cinéma ? Le cinéma vise moins la reconstitution — comme si on pouvait dire le définitif d'une situation passée — qu'une « revisitation » permanente des grandes figures mythiques : ainsi le personnage de Jeanne d'Arc est sans cesse revisité (de Dreyer et Bresson à Jacques Rivette et Luc Besson). Chacun avec sa vérité intime. Quant à Jésus, il ne cesse d'être mis en scène sous « un certain regard » de Pasolini à Denys Arcant, par exemple.

## Le cinéma dans l'histoire

Il existe désormais une histoire du cinéma dont on annonce parfois la fin. Le cinéma a une naissance, un déploiement dans le temps et l'espace, une maturation, des écoles, une évolution. Deux lignes de remplacement : les capitaux se transfèrent sur le jeu vidéo, plus productif de dividendes. Les formes évoluent par le numérique vers l'animation. Deux succès contemporains, entre autres, signifient cette évolution : Avatar et Gravity. Récemment des réalisateurs aussi importants que Léos Carax et Terrence Malik ont annoncé une sorte de fin du cinéma. Tout semblerait avoir été réalisé.

Le cinéma fait partie de l'histoire, de chaque histoire. On en arpente sans cesse la trace. Relecture d'un peuple en marche, non dans la fixité d'une vérité mais « dans une cathédrale de murmures » écrit poétiquement F.X. Maigre. Ni reconstitution à l'identique, ni saga infinie, seulement une trace dans la nuit qui aide à avancer.

De Truffaut, s'impose une scène de Fahrenheit 451. Le film se voulait d'anticipation (à partir du roman de science-fiction de Ray Bradbury) dans un univers aseptisé où les pompiers doivent détruire la pensée personnelle et donc les livres. Une femme du film se laisse brûler dans sa bibliothèque. Et des hommes se réfugient dans les forêts pour apprendre par cœur des livres et comme les devenir. Le cinéma n'est pas si sérieux, mais l'habitude de la qualité au cinéma, qui court au long du temps, élargit le spectateur. Le cinéma est comme un mode d'expression qui compense l'effort, voire l'excès de rationalité contemporaine. Le cinéma nourrit le cerveau gauche, féminin et ludique, celui qui aide à vivre et inspire. Welcome sur l'intégration, Henri ou Gabrielle sur le handicap mental...



## Le documentaire

Il arrive qu'un film documentaire devienne une archive incontournable. Récemment, le travail de documentation et de recherche a permis de réaliser un documentaire apprécié sur le chanteur Rodriguez, Sugar man qui a permis de retrouver l'impact d'un parcours oublié. Pour ceux qui n'ont pas connu la période du conflit, Tous au Larzac, le documentaire est un remarquable document d'archive qui défend sans doute le point de vue des habitants qui ont mené la lutte, mais on peut considérer qu'il respecte l'histoire en en manifestant les étapes. Documents à l'appui.

## Que peut apporter le cinéma à l'histoire ?

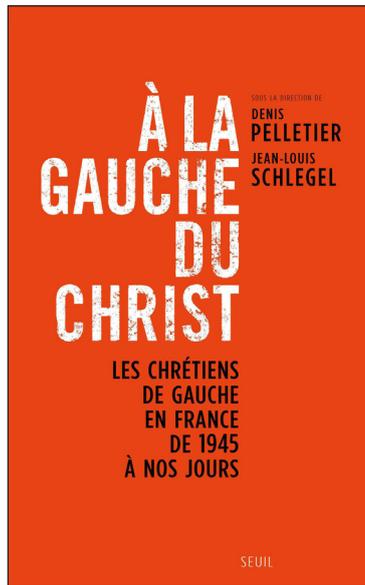
Une invitation à plonger dans des histoires du passé, dignes d'intérêt. Le cinéma en donne une esquisse, il est invitation à creuser. Lorsque ce n'est ni une charge, ni un cantique, le cinéma est un appel durable à aller voir. "Le nom de la Rose" a eu peut-être pour effet de renforcer l'attrait pour le monde monastique, mais il est sûr que le film Des dieux et des hommes, transfiguration remarquable d'un épisode de l'histoire contemporaine, peut servir au moins de rappel d'un moment inégalé de l'histoire récente. Le travail sera d'aller à la rencontre des textes, des vies et des histoires de ces hommes du dialogue avec l'islam.

Le cinéma ne remplace pas l'histoire. Il meut et donne le goût. Le film de Bruno Dumont Hadewijch ne renseigne pas du tout sur le parcours de la béguine belge du XIIIe siècle. Le titre constitue une simple évocation. Mais la charge émotionnelle de ce film efficace et troublant tient au parcours possible d'une fille déracinée, éprise d'absolu, devenue prête à tout jusqu'à l'excès, pour éprouver sa vie. Dans la gamme des émotions produites, un tel cinéma vous gifle, interpelle et déstabilise. Le cinéma est aussi un cri pour l'humain.

**Sous la direction de Denis Pelletier et Jean-Louis Schlege**

# A la gauche du Christ, les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours. Edition du Seuil, 2012.

**Présenté par Dominique Fontaine.**



En cette année où on parle beaucoup des relations (compliquées) des catholiques et de la politique, il peut être intéressant de se plonger dans ce gros volume de 600 pages, écrit par 15 historiens. Pour les lecteurs de la LAC et les membres de la Communauté Mission de France, ce livre dresse un vaste tour d'horizon historique, qui peut permettre aux jeunes générations de découvrir un foisonnement d'initiatives souvent étonnantes, parfois avortées, et aux générations plus anciennes de faire une relecture des influences variées que nous avons reçues et que nous avons peut-être oubliées, influences qui ont maintenu en éveil notre engagement pour un monde plus juste.

En montrant les racines de l'engagement dans le christianisme social, dans le Sillon de Marc Sangnier comme dans d'autres courants chrétiens, les auteurs balayent l'engagement politique à gauche de groupes chrétiens : Certains le font au nom de leur foi, d'autre non, ou pas directement. Ils nous parlent de la Résistance, de l'action contre la guerre d'Algérie et celle du Vietnam, de la décolonisation et du tiersmondisme jusqu'à l'altermondialisme, de l'autogestion et de l'engagement au Parti Socialiste ou avec

le Parti Communiste, de la présence de militants chrétiens dans les syndicats comme la CFDT, des militants ruraux et ouvriers, de mai 68 et de la crise des mouvements de jeunesse chrétienne, de l'engagement politique de femmes chrétiennes, de l'évolution du CCFD-Terre Solidaire, du débat avec le marxisme, etc.

Le livre insiste sur la laïcité et la sécularisation de la société française, qui ont fait que, si des chrétiens se sont engagés en politique, ce n'est pas comme groupes politiques constitués, ce qui a rendu leur action moins visible dans l'opinion publique.

Un des intérêts du livre est de ne pas parler que des « cathos de gauche », mais aussi des protestants, dont nous connaissons peu l'histoire et qui ont joué un rôle politique bien plus grand que leur importance numérique.

La Mission de France est évoquée à deux ou trois occasions seulement<sup>1</sup>, mais nous trouvons des pages

intéressantes sur des figures qui ont compté dans notre histoire, comme Mounier, Chenu ou Lebreton. On peut signaler les notices de quelques pages à la fin de chaque chapitre, qui racontent l'histoire d'une personne ou un événement représentatif.

Dans la conclusion du livre, Jean-Louis Schlegel note que « chez beaucoup de chrétiens, l'approche classique de la pauvreté et de l'exclusion en termes de « charité » a cédé le pas à une prise de conscience de la « question sociale » en termes d'injustice » (p. 544). On repère aujourd'hui cette évolution dans des institutions comme le Secours Catholique (mais le livre n'en parle pas). Il n'empêche que le ton de la conclusion est pessimiste : « L'idéal d'un retour à l'enseignement du Christ qu'entendaient porter les chrétiens de gauche est-il encore audible ? » (p.586). Il est vrai que le livre a été écrit ... avant l'élection du pape François !

---

1. En particulier dans un chapitre écrit par Nathalie Viet-Depaule et Tangi Cavalin sur la Mission ouvrière et les P.O.

# Bulletin d'abonnement ou de réabonnement 2014

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

**Abonnement\***

**Réabonnement\***

\* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire**  **35 €**

**de soutien**  **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés**  **20 €**

• **Lettre d'Information <sup>(1)</sup> ordinaire**  **14 €**

**de soutien**  **24 €**

**Je fais un don de :** ..... €

**Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

**Ci-joint un chèque de :** ..... €

**Offrez** un abonnement  
à la Lettre aux Communautés  
à un ami, un parent, un proche...

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

## *Legs : Le don de la vie... en héritage*

*La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.*

*Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.*

*Pour plus d'informations,  
n'hésitez pas à contacter l'économiste  
de la Communauté Mission de France,  
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58*

